VIVRE D'ABORD !



BIMESTRIEL

XXVIIe ANNÉE - SÉRIE 3 - N° 37/368

1953

RESERVEE AUX GYMNOSOPHES • INTERDICTION ABSOLUE DE L'EXPOSER ET DE LA VENDRE AUX MINEURS

VIVRE

REVUE DE DEFENSE DE LA PERSONNALITE ET DE LA DIGNITE HUMAINES

SECRETARIAT

Château d'Aigremont (S.-et-O.) - Téléph. 8

●

TARIFS DES ABONNEMENTS

(pour une série de 6 numéros)

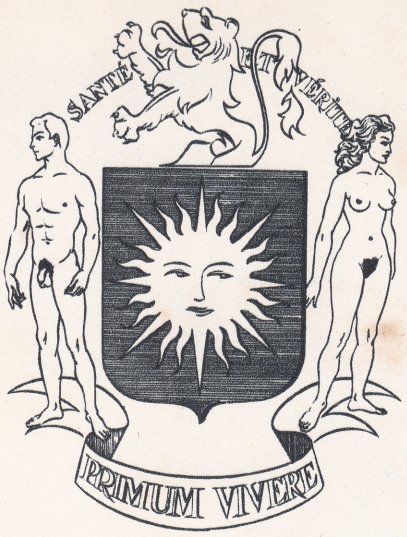
France ..... **1.600 fr.**

Canada et Luxembourg ..... **1.912 fr.**

Etranger ..... **2.236 fr.**

En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 30 fr. en timbres-poste



D'ABORD !

FONDEE EN 1926

Directeur

KIENNE DE MONGEOT

●

PARIS. - Ch. Post.: Ed. de Vivre 896-09

BRUXELLES. - C. P.: Ed. de Vivre 350-709

R.C. Versailles 74.209 - N° 1, O.P. 11.0009

« C'est le développement de la personnalité humaine qui est le but suprême de la civilisation. »

Dr A. CARREL.

COMITÉ DE PATRONAGE

IN MEMORIAM

Emile BAËS, artiste peintre, membre correspondant de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Institut.
Dr E. BOURGOIN, ex-stomatologiste, assistant des Hôpitaux de Paris.
Dr DARTIGUES, président-fondateur de l'Union médicale latine.
Dr DYE, de l'Institut de médecine coloniale de Paris.
Pierre FROUMENT, biologiste.
Gabriel GOBRON, homme de lettres.
Marcel HERVIEU, ex-rédacteur de *Je sais tout* et de *Vivre d'abord !*
Pasteur Henri HUCHET, M. P. C.
KESTENS, lieutenant général de l'Armée belge.
Lucien LE FOYER, ancien député de Paris, vice-président du Bureau international de la Paix et président du Conseil national de la Paix.
Dr LAIGNEL-LAVASTINE, professeur à la Faculté de Médecine de Paris.
Dr LEGRAIN, médecin en chef honoraire des Asiles d'aliénés, membre du Conseil supérieur de l'Assistance publique.
Dr H. de MARVILLE, ex-chirurgien chef de l'Hôpital de San-Francisco.
Henri NADEL, inspecteur général des Bibliothèques.
Dr PATHAULT, ancien interne des Hôpitaux de Paris.
Gaston RICHARD, professeur honoraire de Sociologie à l'Université de Bordeaux, président d'honneur de l'Institut international de Sociologie.
Pr Charles RICHET, membre de l'Académie de Médecine, membre de l'Institut (ancien président du M. S. V.)
Dr Robert SOREL, ex-interne des Hôpitaux de Paris, ex-chirurgien des Hôpitaux du Havre.
Dr G. SIMIONESCO, médecin chef du Dispensaire Marie-de-Roumanie, secrétaire général de la Société internationale de recherches contre la Tuberculose et le Cancer.
Dr Paul VIGNÉ-D'OCTON, homme de lettres, ancien député.
Maurice de WALEFFE, secrétaire général de la Presse latine.

Dr Johan ALMKVIST, professeur à la Faculté de Médecine de Stockholm.
Dr ARAMA-MICHEL, professeur à l'Ecole de Chirurgie dentaire.
Dr Géo BELTRAMI, professeur à l'Ecole de Médecin de Marseille, docteur en Droit.
Dr Paul BLUM, ancien chef de clinique de la Faculté, médecin assistant de l'Hôpital Saint-Louis.
Dr Maurice BONNARD, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
Dr Jules BOUCHEZ, ex-interne des Hôpitaux.
Dr BRAUN, ex-médecin de l'Hôpital français de Londres.
Dr André BRUNEL.
Dr CHERCHÈVE, stomatologiste.
Dr J. CLAIR, médecin chef du Sanatorium de Sylvabelle.
Dr Marius DUMESNIL.
Dr ESTÈVE, publiciste médical.
Dr FAUVEL, directeur de l'Institut d'autosuggestion de Paris.
Dr Ch. GUILBERT, anc. chef de laboratoire des Hôpitaux de Paris.
Dr Norman HAIRE, Ch., M. M., président de *Sex Education Society*, Londres.
Dr HERSCOVICI, membre de la Commission d'hygiène du Département de la Seine, correspondant national de la Société d'Anatomie comparée.
Dr LAURENS, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
Dr Gaston LAURET, chirurgien, ext-interne des Hôpitaux de Paris.
Dr Raymond LÉVY, dermatologiste des Hôpitaux.
Dr Pierre MÉNARD, professeur à l'Ecole de Psychologie.
Dr L. OSSEDAT, médecin stomatologiste, ancien externe des Hôpitaux d Clermont-Ferrand.
Dr PASSARINI, médecin en colonisation.
Dr PIGEANNE, externe des Hôpitaux de Bordeaux.
Dr Théo ROUX DE LAROQUE, ex-interne des Hôpitaux de Paris.
Dr P. RUSSO, docteur ès sciences naturelles, ingénieur hydro-géologue.
Dr SCHMIDTT, docteur ès sciences physiques.
Dr G. SIAUVE-EVAUSY, ex-interne des Hôpitaux, ex-chef de Clinique, chirurgie de la Faculté de Lille.
Dr Pierre VACHET.
Dr Marcel VIARD, professeur à l'Ecole supérieure d'Anthropobiologie.

PERSONNALITÉS

René ARBURGER, amiral, ingénieur mécanicien général de la Marine.
L. BARQUISSEAU, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
Lucien BLOCH-LARROQUE, attaché au Centre de Psychiatrie.
Victor BOUIN, président de l'Association internationale de la Presse sportive président d'honneur de la Presse sportive belge.
Georges BOUSSENOT, ancien député de La Réunion, délégué de l'Unio française, président d'honneur du Syndicat de la Presse coloniale française
Félix CHEVRIER, vice-président de l'Association professionnelle de la Press républicaine, président d'honneur de l'Union fraternelle des Vosgien de Paris.
Henri CHOMET, directeur de *La Revue du Centre*.
F.-H. DISSEN, secrétaire de la revue hollandaise *De Zonnewijzer*.
Comte d'ESPEE DE LA HIRE (Jean de La Hire), homme de lettres.
Ed. FANKHAUSER, directeur de la revue suisse *Die Neue Zeit*.
André de FOUQUIÈRES.
Justin GODART, ancien ministre, membre de l'Académie de Médecine.
S. A. le prince de KAPURTHALA.
Marc LANVAL, docteur ès sciences sociales (U. L. B.)
Gérard de LACAZE-DUTHIERS, homme de lettres, grand-prix de l'Académie française.
Albert LECOCQ, président du « Club du Soleil ».
Fernand LÉGER, artiste peintre.
Commandant Yves LE PRIEUR, de l'Académie de Marine.
Jean LETORT, avocat, rédacteur en chef des *Archives du Droit médical*.
Commandant MAGNIER, ancien capitaine de vaisseau.
MALKOVSKY, professeur de rythmique.
Yves MONTEL, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
E. MOSSÉ, avocat à la Cour d'Appel de Paris.
Pierre PRUVOST, professeur à l'Université de Lille.
André de RICHAUD, homme de lettres.
Louis-Charles ROYER, homme de lettres.
Arsène ROZÉE, avocat à la Cour d'Appel d'Alger.
Théodore VALENSI, avocat à la Cour d'Appel de Paris.

ÉDITORIAL

LA PEUR DE LA RÉALITÉ

par KIENNÉ DE MONGEOT

Tout est dit, et l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé : l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.

LA BRUYERE (*Les Caractères*).



La nudité est immorale ni plus ni moins que les visages selon ce qu'ils expriment ou ce qu'elle exprime par l'expression et les attitudes. Il émane de cette belle élève du professeur Malkovsky un sentiment d'équilibre, de sérénité et de pureté que n'atténue pas, bien au contraire, la totale franchise gymnique.

M. ROBERT KEMP, le talentueux critique littéraire des **Nouvelles Littéraires**, analyse, sous le titre générique « Eros et Psyché » (n° du 3/9), sans aucun goût, pour ne pas dire avec dégoût, les ouvrages que M. Gilbert Lely a écrit avec pénétration sur la personnalité du marquis de Sade en passant par **Homo Eroticus**, de Claude Elsen pour terminer sur **Catholicisme et Sexualité**, du docteur Dugast-Rouille.

L'éminent critique aimerait que l'on parlât moins de Sade et d'érotisme.

M. André Maurois, de l'Académie française, dans un article intitulé **Que vaut le rapport Kinsey ?** (« Samedi-Soir du 10-9) conclut ainsi son étude très superficielle : « Mais il sera dangereux pour la moralité publique parce que, l'enquête ayant porté, pour les raisons indiquées au début de cet article, sur les milieux les plus émancipés, les lectrices seront amenées à tenir pour « naturel » ce qui, en fait, est exceptionnel. »

Et, plus loin : « Or, s'il est sain d'être plus indulgent pour les exceptions qu'on ne l'était jadis, il n'est pas souhaitable que se trouve anéanti soudain un code moral élaboré par les siècles, et qui avait rendu la vie sociale possible. »

Il n'y a pas LA morale (sauf celle qui consiste à respecter sagement les lois naturelles qui protègent la conservation de l'espèce) mais LES morales. En l'occurence il s'agit de la morale chrétienne. Parfait. Elle est admirable, pleine de bon sens et de pondération. Mais osons-nous prétendre qu'elle mérite encore d'être qualifiée de chrétienne ? Et de toutes les perversions, celle de cette morale est celle dont nous souffrons le plus. N'avons-nous pas supprimé la miséricorde, ce sublime moyen psychologique qui ramenait dans la norme les égarés ?

Nos intellectuels sont presque tous spécialisés, ce qui ne les empêche pas de traiter de tout péremptoirement.

C'est ainsi que des « moralistes » adversaires de la nudité, opposent à mon expérience gymnique, qui date officieusement de 1913, officiellement de 1926, ex-abrupto des arguments purement théoriques. Ils se dérobent devant l'évidence des faits. C'est insensé.

Quand j'affirme que les indésirables (ceux qui voudraient trouver dans la gymnité des satisfactions érotiques) abandonnent d'eux-mêmes les centres où les familles sont en majorité ; quand je dis que les mêmes individus s'abonnent à notre revue pour un an, puis la délaissent au bénéfice des revues licencieuses, c'est que je l'ai constaté et le constate couramment. S'il n'en était pas ainsi, les centres seraient insuffisants pour contenir la clientèle et notre revue tirerait à quelques centaines de mille d'exemplaires. Or, il n'en est rien.

Ce qui est vrai dans le domaine de la gymnité intégrale, ne l'est pas moins dans celui de l'étude de la sexualité.

Quand je constate que d'éminents écrivains qui, certes, ont une connaissance certaine de la mentalité humaine, traitent des questions sexuelles en y touchant de très haut, comme « avec des pincettes », et opposent leurs vues aux études approfondies d'hommes de science qui ont consacré toute leur existence à observer le comportement sexuel de l'être humain, cela ne laisse pas de m'étonner dans le sens vrai du mot.

Les constatations des médecins comme René Allendy, Norman Hair, Magnus Hirscheld, Toulouse, de savants comme Havelock Ellis et Kinsey, de magistrats comme l'Allemand Karl Ulrichs, d'écrivain comme Rémy de Gourmont et combien d'autres ! ne seraient, pour certains, qu'exagération et inutiles études.

⁂

Que notre orgueil l'admette ou non, il n'en reste pas moins vrai que l'être humain est dominé par deux instincts puissants : celui de la conservation de la vie et celui de sa propre propagation.

Adam et Eve ont été créés pour s'unir charnellement. Et leur descendants se reproduisirent incestueusement. Mauvais départ moral qui explique peut-être l'inextricable tissu d'aberrations que représente le comportement sexuel de l'humanité depuis qu'elle existe. Puis, au fur et à mesure que les hommes se sont « civilisés », ils ont compliqué leurs besoins et perverti leurs instincts.

C'est ainsi que le docteur Toulouse peut écrire dans **La Question sexuelle et la Femme** (1) : « Il est singulier que la pornographie soit, de toutes les excitations à satisfaire nos besoins, la seule que la morale réprouve. Dans notre civilisation occidentale, il est honteux de faire naître des désirs amoureux, qui doivent être tenus cachés par ceux qui les ressentent. Mais l'obéissance aux autres appétits est provoquée, ou tout au moins acceptée, par les personnes les plus délicates. »

Et : « La faim est, de tous les besoins du corps, celui dont l'assouvissement est le plus honoré. »

« La soif a suscité à peu près les mêmes rites. »

Or, ces rites ont incontestablement conduit une large part de l'humanité à l'alcoolisme qui est la tare la plus grave ; la tuberculose est moins dangereuse et les enfants des poitrinaires naissent souvent bien portants, tandis que les descendants des alcooliques sont, presque toujours,

(1) **Bibliothèque Charpentier. Paris. 1918.**

(SUITE PAGE XVIII.)



Ce que nous disons dans la légende précédente vaut pour notre photographie de gauche. Il se dégage de cette ravissante gymnosophe une impression de pureté et d'innocence incontestables. — En dessous : Nymphes blondes et brunes. Quelle jolie personnification des sources, des forêts et des montagnes ! Par beaucoup de traits, dans la mythologie, les nymphes rappellent nos fées modernes. Elles étaient si belles que, souvent, c'était à des dieux qu'elles inspiraient de l'amour, comme le prouve l'histoire d'Echo. — Page suivante : Aphrodite moderne. Aphrodite était vénérée à Cnide comme déesse céleste, marine et chthonienne. Euripide (Hippolyte, v. 477 et s.) nous dit d'elle : « Cypris est dans les airs comme elle est au fond de la mer : tout est né d'elle : c'est elle qui fait germer et qui fait naître l'amour auquel tous, sur la terre, nous devons la vie. » Elle est le type idéal auquel on compare les plus belles femmes. Ses cheveux sont d'or, ses yeux éclatants et ses formes parfaites. La conception de la beauté féminine change. De nos jours où, malheureusement, les femmes désirent ressembler à un garçon, peu d'entre elles voudraient être faites à la ressemblance des statues antiques qui, cependant, font notre admiration dans les musées

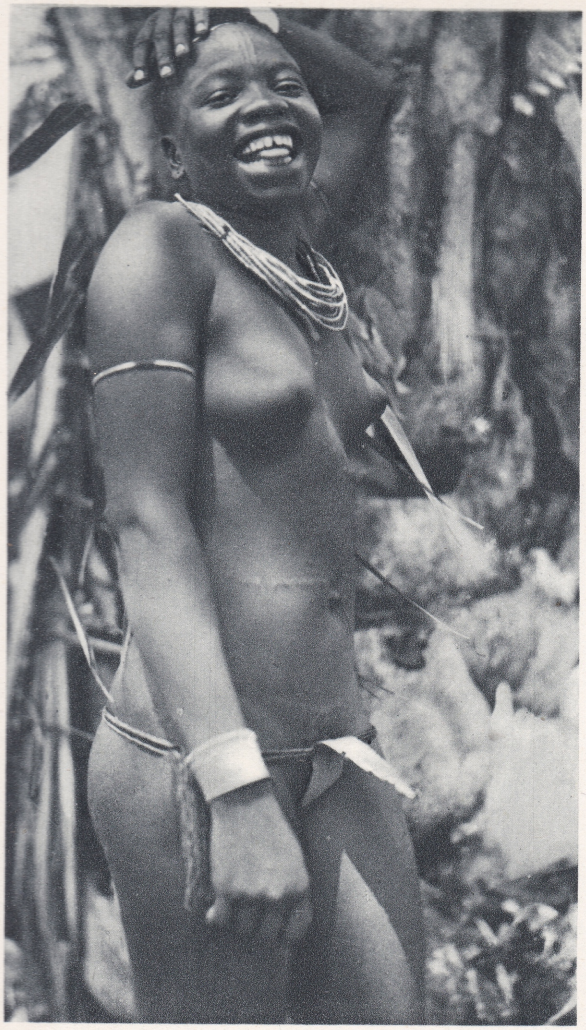
Photo Marton

Photo « Vivre

hilip Vernon







Différents aspects de la nudité

« ...Il fait bon vivre à Taahuku. La plus grande simplicité des mœurs y règne. Les filles viennent laver leur linge à la rivière et s'y baigner nues en toute simplicité. Ce qui serait indécent ce serait d'y prêter une attention particulière. Je devais entendre de cinglants jugements contre un photographe de Tahiti qui était venu dans la vallée pour y faire des cartes postales à l'usage des touristes... » (*Kurum*, par J.-Y. Le Toumelin. P. 177. Ed. Flammarion). Ces jolies négresses n'attachent aucune importance à leur nudité ; elle leur est naturelle parce que coutumière. — Page suivante : Même indifférence totale chez ces Suédois qui se douchent après le bain de vapeur qui est, depuis toujours, pris en commun. — En dessous : Il n'en va pas de même aux U.S.A. où la pratique de la nudité est relativement récente. Aussi, ces jolies Américaines savent qu'elles sont nues tandis que les personnages des documents précédents l'oublient complétement. Leurs poses rappellent, fâcheusement, celles des girls de music-hall. Moralité : Ce sont les non-nudistes, ou ceux qui ne sont pas encore parfaitement habitués à la dénudation totale, qui lui donnent une allure de « déshabillage ».

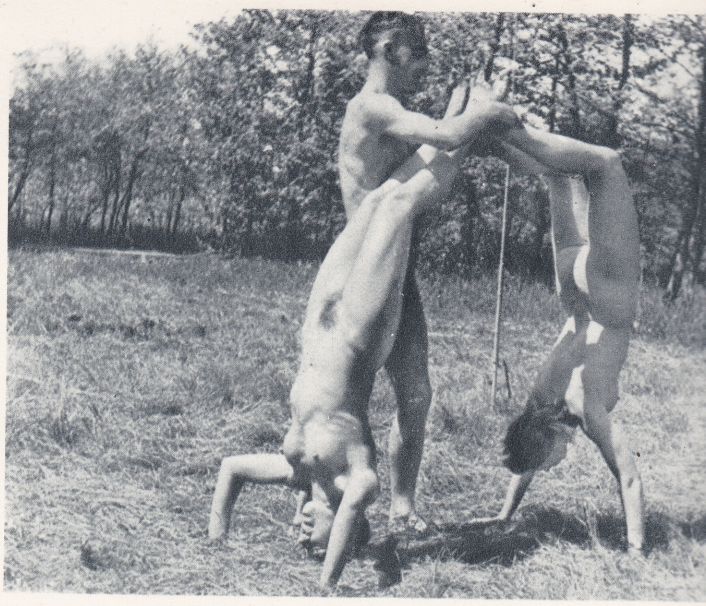




Photo Stockholm - Naturvanner





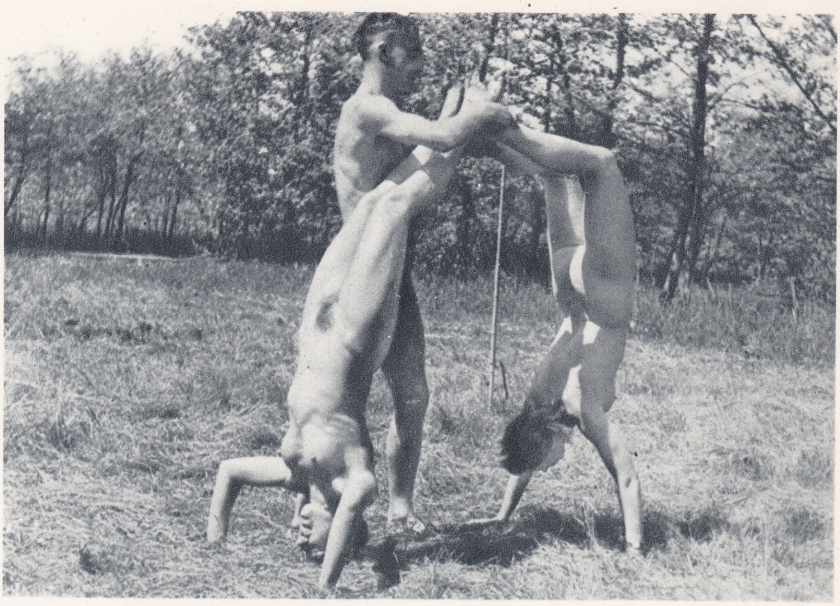


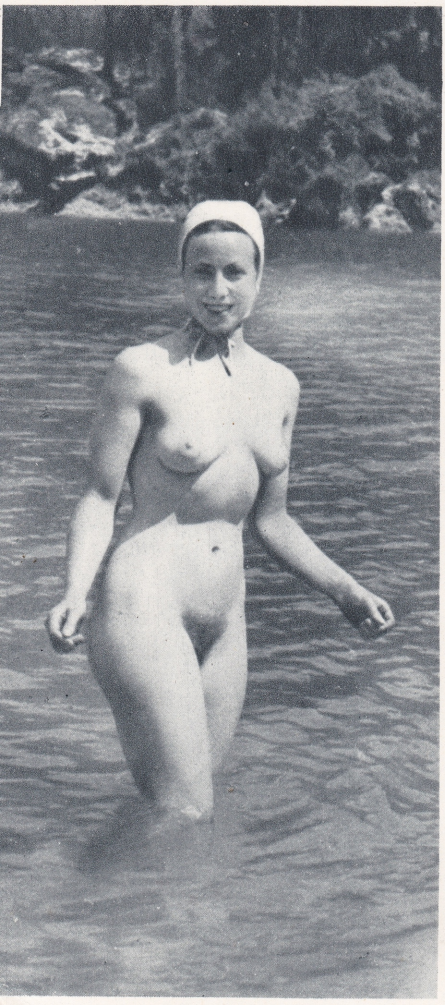


Partout où ils peuvent le faire, loin de la curiosité malsaine et stupide des profanes, nos adhérents mettent leurs théories en pratique et cela pour le plus grand bien de leur santé. — En haut, à gauche : Jeunes enfants, aux Pierres-Plates, à l'île du Levant ; à droite : en Allemagne ; au centre et en bas à droite : une adhérente du Sparta-Club, l'autre de la Province ; à gauche : un heureux et sportif papa qui entraîne ses enfants à la course à pied.







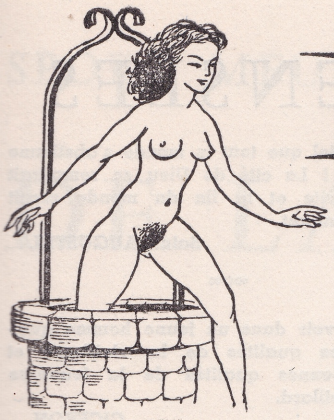


Partout où ils peuvent le faire, loin de la curiosité malsaine et stupide des profanes, nos adhérents mettent leurs théories en pratique et cela pour le plus grand bien de leur santé. — En haut, à gauche : Jeunes enfants, aux Pierres-Plates, à l'île du Levant ; à droite : en Allemagne ; au centre et en bas à droite : une adhérente du Sparta-Club, l'autre de la Province ; à gauche : un heureux et sportif papa qui entraîne ses enfants à la course à pied.

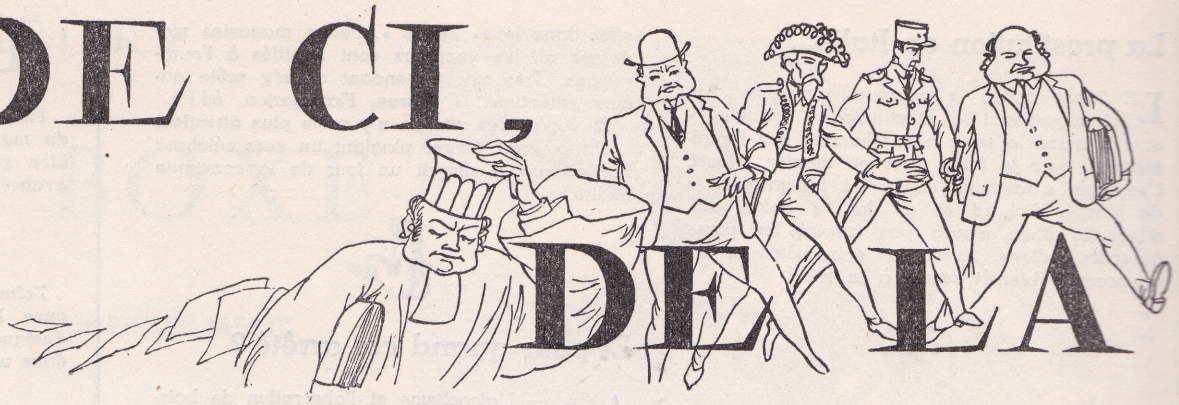








DE CI, DE LA



par JAN LE CŒUR

Le Club du Faubourg

LA réputation du Club du Faubourg est universelle. Les personnalités les plus éminentes, les représentants de toutes les activités sociales, sans exception, ont parlé à sa tribune d'où M. Léo Poldès domine, de sa brillante autorité, tous les débats souvent homériques.

Le mercredi 14 octobre, notre ancien rédacteur en chef, Charles-Auguste Bontemps, présenta son livre de poésie **Intermittences** (1) signalé à nos lecteurs dans notre dernier numéro. Henry de Madaillan, qui engagea Charles-Auguste Bontemps à publier cet ouvrage pour la plus grande joie des lettrés, nous tint sous le charme de sa diction et de la poésie de l'auteur en nous lisant « Le ruisseau d'Oisy », un des plus ravissants poèmes d'**Intermittence.**

Il sait tant de choses, hélas !
Il a sous les cailloux caché tant de scolies,
Qu'il doit être bien las
D'y noter nos folies
Et les branle-bas
D'ici-bas !

Le 24 novembre, ce fut notre directeur qui eut les honneurs de la tribune du Faubourg. Il y exposa, avec humour, les raisons qui lui firent écrire **Ma tante chez les nudistes** que nous allons être obligés de rééditer. Avec sa fougue et son beau talent d'orateur, Ch.-Aug. Bontemps défendit, irréfutablement, la cause de la gymnosophie.

« Vivre » et son Mouvement, remercient M. Léo Poldès de la large hospitalité qu'il offre, depuis de longues années, aux théories gymnosophiques.



Gymnosophie

LA gymnosophie commence, dans le Monde, d'être comprise selon sa véritable signification. C'est ainsi que Mr. Maurice Parmelee qui, après être venu faire un séjour au Sparta-Club, alors au château de Garambouville, a introduit aux U.S.A. l'idée gymnique, qui, cet été est venu faire une visite à notre directeur, écrit : « The American Gymnosophical Society » est désignée pour enseigner une nouvelle compréhension de la vie, appelée **gymnosophie,** basée sur le respect des lois naturelles. »



(1) Ed. de *La Goélette*. Envoi franco recommandé de l'ouvrage dédicacé par l'auteur. (Prix: 550 fr. — Ch.-Aug. Bontemps, 4, rue Gustave-Rouanet. Paris-18e - Ch. Post : 787-88 Paris.

Eden-Club

POUR celui qui n'est que « nudiste », le Sparta-Club, pendant les mois ensoleillés, est incontestablement un lieu de délices : beaux stades, piscine olympique, parc enchanteur planté d'arbres d'essences diverses, magnifiques statues de chair bronzée ; c'est un véritable eden. Ses organisations permettent de soigner sa santé en même temps que de satisfaire son goût de la beauté ; mais pour le gymnosophe, c'est plus encore : c'est la possibilité, en ouvrant une des grilles du parc, de faire, en automne et en hiver, de longues, belles et saines promenades dans l'immense forêt de Marly. Tout cela à vingt-trois kilomètres de l'arc de Triomphe ! N'est-ce pas miraculeux ?



Editions gymnosophiques

SI nous étions américains, nous dirions que les Editions de « Vivre » sont « the most important gymnosophique éditions in the world », ce qui serait l'expression de la vérité. Par sa belle revue, par ses ouvrages et ses albums elles rayonnent dans tous les pays. Ses productions figurent dans maintes bibliothèques et non des moindres. Mais que d'efforts, que de sacrifices pour sortir ces ouvrages et les faire connaître et acheter par le grand public en insérant de la publicité dans les journaux quotidiens !

Nos lecteurs, qui nous ont toujours fait confiance, ne se rendent peut-être pas compte de l'efficacité de leur appui lorsqu'ils souscrivent ou achètent les productions de nos éditions ! Ainsi faisant, ils nous permettent d'être assurés d'épuiser nos tirages et nous aident à sortir de nouveaux livres ou albums. C'est de leurs commandes, presqu'uniquement, que dépend le nombre et la variété de nos éditions.



La morale sexuelle doit-elle être revisée ?

NOUS trouvons dans « Samedi-Soir » du 15 octobre, dans la chronique « Opinions », une courageuse déclaration d'une lectrice, que nous regrettons de ne pouvoir publier intégralement :

« Condamner une femme à la chasteté éternelle parce qu'elle n'a pas trouvé de mari est une monstruosité car, à mon avis, une femme qui, à 25 ans, n'a pas ressenti un impérieux besoin sexuel n'est qu'une momie sans entrailles au cœur vide. »

.....

Puis, déclarant que la conception devrait être consciente :

« Vous trouverez que j'exagère ? Eh bien ! tout comme le Dr. Kinsey, voici des chiffres :

« Dans l'entreprise où je travaille, il y a soixante jeunes filles de moins de 25 ans.

« Depuis quinze jours, avec le concours de notre assistante sociale, j'ai recherché dans mes notes tous les chiffres que je vais ci-après vous citer et qui se réfèrent à la période du 1-1-51 au 30-6-53, soit trente mois.

« Nombre de filles ayant été enceintes non mariées, et cas certains seulement : 17

« Quel a été le comportement de ces dix-sept malheureuses ?

8 se sont mariées, dont 4 avec des garçons n'ayant pas fait leur service militaire ;
3 ont eu leur enfant, dont 2 « la honte au visage » sont parties sans laisser d'adresse ;
6 se sont « débrouillées » (2, depuis se livrent à la prostitution).

« Voulez-vous demander à l'Institut national de la Statistique (notre Gallup national) de contrôler ces chiffres et les pourcentages dans n'importe quelle grande usine ou entreprise à majorité de main-d'œuvre féminine : usines de rayonne, confection, etc. Alors, avec moi, vous conviendrez que notre morale sexuelle a bien besoin de remplacer un vernis trop écaillé pour être rénové par une structure de base nouvelle. »



Pour l'étude de la sexualité humaine

LE Dr. Alfred C. Kinsey, auteur du célèbre livre « Le Comportement sexuel du Mâle américain » vient de recevoir du « National Research Council » (quelque chose à l'instar de notre « Fonds de la Recherche Scientifique ») un nouveau don **annuel** de $ 40 000 — soit deux millions de francs belges — pour continuer ses recherches sur la vie sexuelle des femmes américaines. Marc Lanval, pour ses deux enquêtes sur la vie intime des femmes de chez nous, reçut au total, un subside de... 5 000 francs belges. Heureuse Amérique où les recherches scientifiques sont financièrement honorées, même quand elles ne sont pas spécifiquement atomiques !



La prostitution en Italie...

LE Sénat italien a approuvé un projet de loi supprimant la prostitution « officielle » et a retourné le texte à la Chambre des Représentants pour le faire voter en dernier ressort. L'exemple calamiteux de la loi française, dite de Marthe Richard et de la loi belge dite d'Isabelle Blum n'aura pas inspiré les pères conscrits italiens. Aussi, les spirochètes et les gonocoques bientôt seront à la fête !



...et à Londres

IL y a, dans la capitale britannique, quelque 10 000 prostituées connues qui soulagent les besoins sexuels de quelque 250 000 « clients » chaque semaine, a déclaré le rev. W. C. Sangster, pasteur méthodiste. Tout ce qui menace ces femmes dans « leurs affaires » est une amende d'environ 300 francs belges pour délit de racolage, ce qu'elles considèrent comme une sorte de taxe de luxe que le gouvernement prélève sur leurs charmes.

(Extraits de notre excellent confrère belge « Lumière et Liberté ».)



Nudisme et indécence

IL faut bien croire que le nudisme entre dans les mœurs puisque Monsieur le Maire de Larchant (S.-et-M.) dut prendre un arrêté, le 12 août 1933 (déjà !) ainsi libellé :

« Avis. — Le nudisme et les tenues indécentes sont rigoureusement interdits sur le territoire de la commune de Larchant. »

Notons, et cela est tout à l'éloge de Monsieur le Maire de Larchant, que s'il n'admet pas le nudisme sur la place publique, et il a raison, il semble ne pas le confondre avec les tenues indécentes, contraires aux convenances. La nudité est un état naturel qui, comme le sexe, peut devenir indécent : « Le sexe s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères auraient rougi. » Mass. « Carême, Mot. de conv. »

Larchant est situé à 16 km. au s.-o. de Fontainebleau. C'est une ancienne petite ville fortifiée, dévastée en 1567 par les Calvinistes, ravagée en 1778 par un terrible incendie ; son église du XIIIe siècle, magnifique et importante, a été presque détruite par le feu, les voûtes sont effondrées et il n'en reste que le chœur et une haute et fort belle tour.



Mais comme tout n'est que conventions...

JACQUES-YVES LE TOUMELIN nous apprend que la nudité peut, plus ou moins, être pratiquée en public sans aucun inconvénient. Lisons-le : « Port-Moresby n'est qu'une agglomération de quelques milliers d'habitants. C'est une ville de fonctionnaires et de commerçants. Je fus surpris de voir dans ses rues des femmes indigènes à peine vêtues d'une petite jupe, pieds nus et poitrine à l'air. Cela fait un curieux effet dans les « stores », beaux magasins modernes où les vendeurs sont habillés à l'européenne. Très vite cependant on n'y prête aucune attention... » (**Kurun.** Flammarion, éd.)

Et voilà : **très vite on n'y prête plus attention.**

On pourrait écrire, plagiant un vers célèbre : Et l'asexualité naquit un jour de la constante nudité !



Et pour quand cet arrêté ?

AVIS. — L'alcoolisme et l'absorption de boissons alcoolisées sont rigoureusement interdits sur le territoire de la commune de...

Ce serait trop beau !

J'ai sous les yeux un long article ayant pour titre « La crise des débits de boissons ». Dommage que je ne puisse le citer en entier !

Quelques phrases, tristement savoureuses :

« ...Je suis certain que les enquêtes que ce journal mène sur cette **intéressante** question seront suivies par tous les professionnels de la vente des boissons à consommer sur place.

« ...Il s'agit, à mon sens, d'un problème très grave.

« ...En orientant leur effort sur la consommation familiale.

« Quand le consommateur aura pris l'habitude de déguster chez lui, en famille ou entre amis, des boissons de son choix.

« ...Nos collègues mesurent-ils la gravité de ce danger ?

« ...Le seul remède pour attirer et retenir la clientèle, c'est de changer de méthode de travail.

« Il faut donc servir les boissons en quantité suffisante, dans une verrerie bien choisie...

Etc. !

Comme il serait souhaitable que l'on puisse mettre d'un côté les enfants des habitués des débits de boissons et de l'autre ceux des centres de gymnité intégrale ! Alors il serait possible de savoir où se trouve l'immoralité.

Car créer des êtres sains, équilibrés est incontestablement faire œuvre morale.



De l'ordre dans la maison

IDEAL et commerce vont assez mal ensemble.

« Vivre », ses éditions et le Sparta-Club doivent être soutenus, en conséquence, par les gens raisonnables, et ils sont nombreux, qui s'intéressent à leurs efforts et souhaitent leur développement.

Nous ne tenons nullement à servir une clientèle de curieux. Les lecteurs de « Vivre », en grande majorité, se recrutent parmi les intellectuels, médecins, ingénieurs, etc. Les membres du Sparta-Club aussi d'ailleurs.

Nous touchons le grand public par notre publicité. Nous éliminons, mais en général ils s'éliminent d'eux-mêmes, ceux qui ne sont nudistes que pour la seule nudité.

Pour la même raison, nous n'acceptons plus de visiteurs au Sparta-Club, sauf pour montrer notre organisation matérielle. La pratique nudiste ayant fait ses preuves.

Bien entendu, comme dans tous les clubs, les adhérents étant chez eux, peuvent y inviter leurs amis dans le but d'en faire de futurs membres.

PENSÉES

Plût au Ciel que tout le monde s'abstienne du mariage ! La cité de Dieu se remplirait bien plus vite et la fin du monde serait avancée d'autant.

Saint AUGUSTIN.

∞o∞

J'aime à voir dans un jeune homme quelques bonnes qualités de la vieillesse et quelques bonnes qualités de la jeunesse dans un vieillard.

CICERON.

∞o∞

Il y a des hommes qui sont loués au delà de toute attente ; il y a des hommes qui sont poursuivis de calomnies lorsqu'ils ne recherchent que l'intégrité de la vertu.

CONFUCIUS. Doctrine.
Liv. II. Ch. I. p. 237.

∞o∞

Après le pain, l'éducation est le premier besoin du peuple.

DANTON.

∞o∞

On nous apprend à vivre quand la vie est passée.

MONTAIGNE.

∞o∞

Un prince sage doit donc se conduire de manière que, dans tous les temps, et de quelque manière que ce soit que l'Etat ait besoin des citoyens, ceux-ci soient disposés à le servir avec zèle et fidélité.

MACHIAVEL, Le Prince.
Ch. VII. p. 79.

∞o∞

Il arrive parfois qu'un homme dit tout haut ce que chacun pense et, comme il sème dans un terrain propice et préparé, le grain de sa parole germe et pousse très vite. Mais parfois aussi la terre est rebelle, la fécondation est longue et la moisson lente à venir.

La masse du XXe siècle supporterait plus volontiers l'égalité dans une misère stagnante, que l'inégalité dans un croissant bien-être.

La règle est, dit-on, que la pudeur commence ou la concupiscence des yeux s'éveille; mais précisément cette concupiscence ne s'éveille qu'en raison de la pudeur, c'est-à-dire du mystère.

Les Français de mon temps.
Vicomte d'AVENEL.

∞o∞

Les hommes perdent bien du temps quand ils sont éveillés.

La véritable science consiste à oublier ce que l'on croyait savoir, et la véritable sagesse à ne pas s'en soucier.

On a remarqué que, de tous les animaux, les chats, les mouches et les femmes sont ceux qui perdaient le plus de temps à leur toilette.

La parole est une sotte traduction.

Charles NODIER.

SPORT MEURTRIER ?

DE LA BOXE

par PIERRE MARIE

DE tous les exercices physiques, de tous les sports actuellement en vogue, la boxe est certainement celui ayant suscité la plus importante littérature.

A tout seigneur... Victor Hugo, dans son puissant roman, *L'Homme qui rit*, décrivit longuement un combat de boxe à poings nus, tel que cela se pratiquait jadis en Angleterre, il y a deux cents ans environ.

Après lui, notons les Britanniques Conan Doyle (le père de Sherlock Holmes) et Bernard Shaw, l'auteur dramatique, les Français Tristan Bernard, Charles-Henry Hirsch, Louis-Léon Martin, Henry Decoin, Jacques Mortane, J. Joseph-Renaud. D'autres encore consacrèrent des ouvrages — études ou romans — à ce qu'on appelle un peu pompeusement le « noble art ».

J'y ajoute le si remarquable livre du regretté Louis Hémon [1] *Battling Malone*, chef-d'œuvre — à mon avis — du roman sportif et tout ce qui a du être écrit sur ce sujet, outre-Atlantique.

∞⊙∞

La boxe a-t-elle mérité tant d'honneurs — j'allais écrire cet excès d'honneurs... — ? Je ne le pense pas et je vais tenter d'expliquer pourquoi.

Je n'ignore pas que j'aborde ici un sujet délicat en remontant un fort courant, une vogue certaine, parfois un enthousiasme que je trouve parfaitement immérité. Je feuilletais récemment un hebdomadaire sportif. Le quart était consacré à la boxe pour présenter des photos de combats de second ordre, sans plus. Et la vue des visages tuméfiés, grimaçants, à l'air bestial, ne constituait pas, je pense, une bien belle propagande pour le sport.

Et pourtant, j'aime profondément ce dernier dans ce qu'il a de plus pur — athlétisme —, d'utilitaire — aviron, natation, cyclisme —, car j'y ai goûté des joies très grandes et très pures.

J'ai beaucoup admiré Carpentier, pugiliste et virtuose peut-être unique et quelques autres « fighters » de grande classe.

Je ne m'arrêterai pas longuement sur les nombreuses combinaisons ayant fleuri dans la boxe. Dans ce domaine, elle n'a pas de monopole. D'autres jeux musculaires n'en sont pas exempts non plus.

Mais il y a autre chose.

∞⊙∞

Il y a que la boxe diminue, blesse, mutile des jeunes santés ; il y a que la boxe tue. Trop souvent, à mon gré, la presse annonce — avec une discrétion exemplaire — qu'un pugiliste est mort des suites d'un combat au cours duquel il avait été durement touché [2].

Et cela, je ne puis l'admettre. Je ne puis accepter que l'activité physique, tellement bienfaisante, lorsqu'elle est bien dirigée, devienne meurtrière, car c'est bien de cela qu'il s'agit. Meurtrière, non seulement corporellement, mais aussi moralement, peut-être, car la notoriété excessive de grands boxeurs, leurs gains parfois fabuleux ont tendance à tourner des têtes d'adolescents, lesquels sont prompts à abandonner le métier modeste mais indispensable, mais capable de nourrir, pour aborder le ring, parce qu'un jour ils ont rossé un camarade d'atelier.

[1] L'auteur du célèbre roman canadien *Maria Chapdelaine*.

[2] Il ne se passe pas de mois, soit en Europe, soit outre-Atlantique, où l'on apprenne la mort d'un boxeur à la suite des coups reçus pendant un match.



GLADIATEUR ROMAIN

La profession de gladiateur était considérée, dans l'Antiquité, comme infâme. Les troupes de gladiateurs appartenaient soit à de riches particuliers, soit à des entrepreneurs qui les louaient, soit à l'Etat.

Et pour appuyer cette opinion, je vais me référer à deux ouvrages consacrés à ce sport.

Dans l'un, *Les Coulisses de la Boxe* (Ed. des Portiques), mon confrère Louis Léon-Martin a écrit ceci, qui devrait décourager les aspirants pugilistes : « SUR 1 000 BOXEURS, ON NE SAURAIT EN TROUVER PLUS DE 40 CAPABLES DE VIVRE DE LEURS POINGS. » Et voilà mieux, ou plutôt pire : « SAVEZ-VOUS LA PROPORTION DE BOXEURS INTACTS APRES 10 OU 12 ANNEES DE COMBAT ? 10 % AU MAXIMUM. »

Suit une liste des boxeurs tués ou blessés gravement pendant des combats et une autre des champions morts dans la misère ou à la suite de règlements de comptes. Tout cela n'est guère réjouissant.

Mais voilà plus lugubre encore :

Quinze rounds (Flammarion, éd.) a pour auteur Henry Decoin, brillant journaliste sportif, à présent une des remarquables figures du Cinéma français.

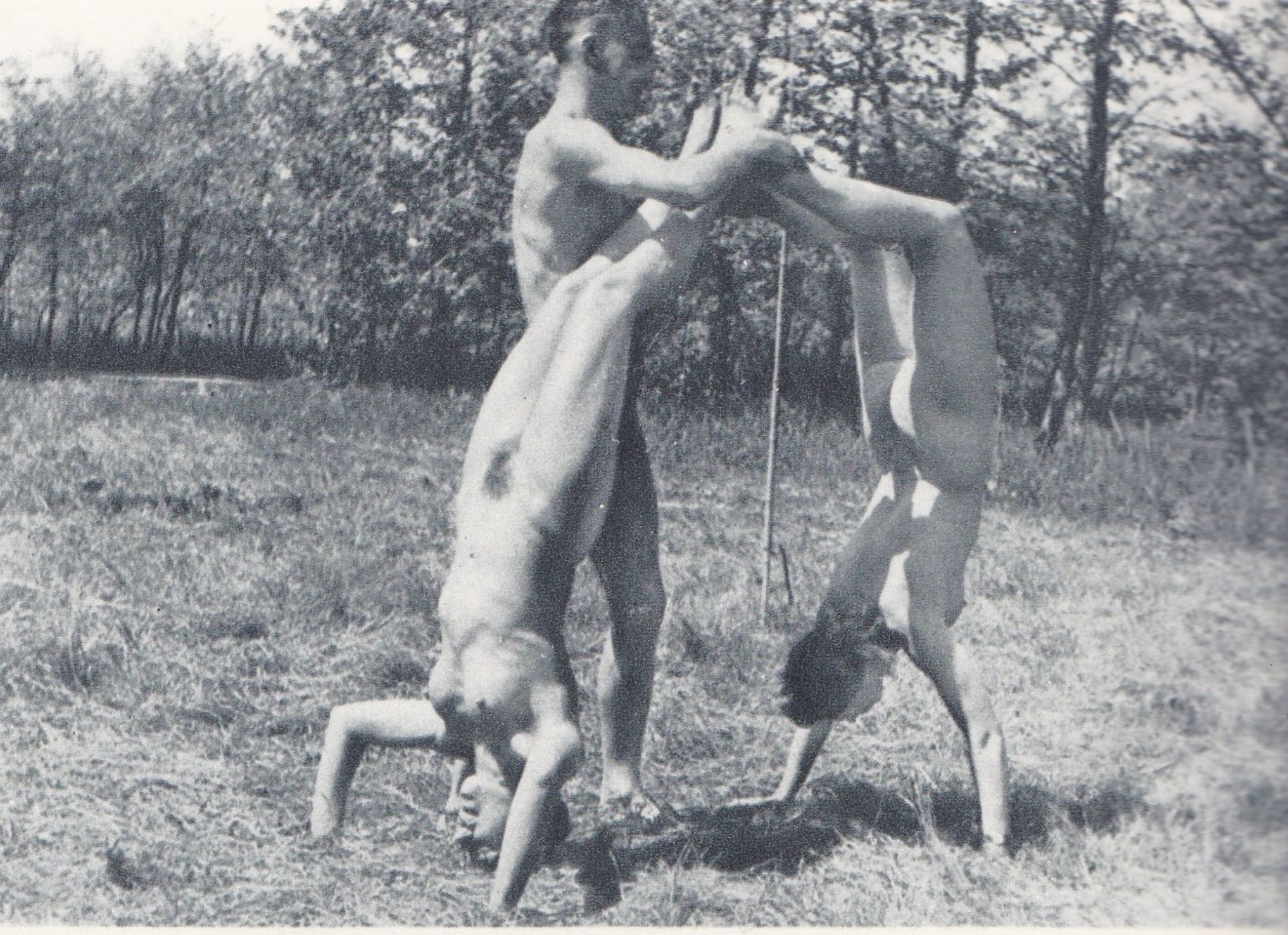
Quinze rounds commence ainsi : « D'abord au petit Kléber, puis à Badoud, Raymond Vittet, Young Travet, Diamant, Francis Charles, Paul Fritsch, André Routis, à Fred Bretonnel qui n'est plus et à tous les pugilistes que le « noble art » a amoindris, je dédie cette navrante histoire... »

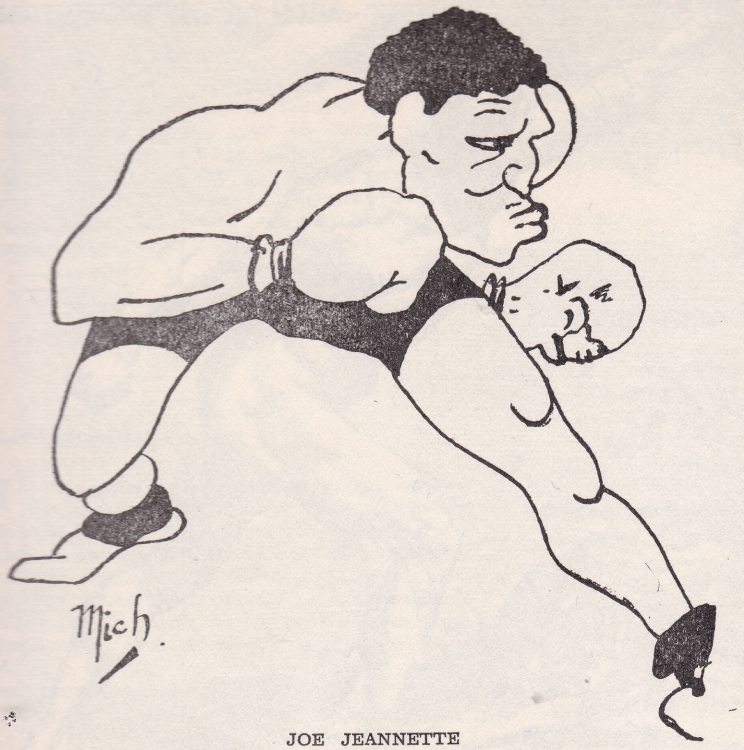
Et Decoin nous conte l'odyssée d'un pugiliste qui, durement « sonné » au cours d'un combat, devient fou.

∞⊙∞

La liste dressée par l'auteur en tête, à la première page de son volume est forcément incomplète. D'abord elle remonte à vingt ans, puis elle se limite aux pugilistes victimes de la boxe, dont la réputation était déjà solidement établie. Il y a d'autres morts, d'autres « battants » frappés de cécité, de ramollissement du cerveau parmi les « sans grade » de ce sport, et dont l'histoire n'a pas retenu les noms, imprimés seulement une fois, en petits caractères, dans un fait-divers anonyme, relatant leur accident.

Toutefois à la liste reproduite ci-dessus, je veux ajouter une nouvelle victime, meurtrie par le « noble art » (Dieu seul sait pourquoi on le nomme ainsi) alors que le livre de Decoin était déjà paru.





JOE JEANNETTE

Un des trois meilleurs boxeurs de 1910 à 1914, d'après le célèbre caricaturiste du monde sportif de l'époque, Mich.

Il s'agit d'Emile Pladner, boxeur loyal, consciencieux, et sérieux par dessus le marché. Pour achever de payer l'hôtel-restaurant acheté par lui avec ses gains, il continuait de boxer. Jusqu'au jour où, en rentrant d'une course, en pleine rue, la nuit se fit devant lui. Décollement de la rétine. Et depuis, Pladner est aveugle. Il devait avoir 27 ans lorsque ce malheur lui est arrivé.

Je pourrai épiloguer et dire aussi, ce qui n'est guère à l'honneur du monde sportif, que ce dernier laissa royalement « tomber » le malheureux Pladner. Lequel, pourtant, avait assuré de fort belles recettes aux organisateurs, car sa notoriété était grande, et son titre mondial authentique.

Mais tout commentaire affaiblirait l'horreur, la navrance de ce qui précède.

Il serait d'ailleurs inélégant au suprême degré de faire de la littérature avec la mort ou la meurtrissure cruelle, irrévocable, définitive de jeunes hommes robustes et à qui tout semblait sourire. Mais un jeu meurtrier les précipita brutalement en bas du piédestal. Là aussi, la roche Tarpéienne est près du Capitole...

Je pense fermement que le sport professionnel, celui où l'athlète monnaye sa valeur, son renom et sa « forme », ne peut échapper aux compromissions ; celles-ci sont multiples, nombreuses, les intérêts en jeu l'étant également. Bien rares donc, ceux pouvant affirmer, avec sincérité, y avoir toujours échappé durant toute leur carrière.

Cela qui n'est pas très reluisant — et qui ne peut être nié — doit déjà nous faire considérer avec circonspection le sport « pro ».

Mais quand le pratiquant — qu'il soit un obscur débutant ou un champion dont la renommée aux cent voix a proclamé partout les succès — risque sa santé ou sa vie, alors il faut crier « halte-là ! » Et l'on devrait réclamer la suppression de ces exhibitions généralement assez hideuses.

Je me souviens qu'un soir, au Cirque d'Hiver, j'assistais à une réunion pugilistique dans un des fauteuils réservés à la Presse. Deux boxeurs, parés tous deux d'un titre national (c'est dire qu'ils ne manquaient pas de valeur) se massacraient consciencieusement. Tous deux avaient la figure en sang. A chaque repos, on les essuyait avec une éponge trempée dans un seau dont l'eau rougissait à mesure que se déroulait le combat.

A un moment, l'arbitre arrêta le combat. Un des « fighters », en effet, n'avait plus figure humaine. Les yeux fermés par les coups, il ne retrouvait plus son « coin », et titubait tel un homme ivre. Quel répugnant spectacle. Après bien des années, je l'ai encore devant les yeux et n'y puis penser sans un sentiment de dégoût et de gêne.

Et je terminerai par la fin du compte rendu (paru le 20 septembre 1951, dans un quotidien vespéral) du match Robinson-Turpin. Le journaliste fait le récit de l'effroyable correction reçue par Turpin (31 coups de poings reçus alors qu'il était acculé dans les cordes, à peu près k.-o. debout).

Et le journaliste termine comme suit :

« Turpin paiera un jour son inhumain courage et se ressentira certainement de cette affreuse correction. Oui, il fallait arrêter ça ! »

Là aussi, tout commentaire serait superflu [3].

Pierre MARIE.

---

[3] Au moment où je terminai cet article, j'apprends la mort, à l'hôpital , à New-York, miséreux et tuberculeux, du Noir Al. Brown qui fut un remarquable boxeur à la renommée mondiale. On pourrait — sous un autre angle — épiloguer sur la malfaisance du sport, tirant de leur condition modeste, des nègres à l'âme fruste, pour en faire des vedettes adulées, gorgées d'argent, puis les rejeter ensuite dans l'oubli. Avec cette circonstance aggravante qu'on n'a pas su leur apprendre à être économe et prévoyant.

ÉDITIONS AUX AMIS DE "VIVRE"

EN faisant un très gros effort, nous allons, enfin, sortir L'ABBE CHEZ LES NUDISTES en édition de grand luxe. Les illustrations, aussi hardies et franches que le texte, qui obtint tant de succès auprès du grand public, gravées sur bois, les lettrines qui ornent chaque chapitre et les culs-de-lampe qui les terminent ont été confiés au talent du maître dessinateur René Garcia. Elles donneront à l'ouvrage une valeur artistique incontestable. Quant à son impression, elle est faite par le spécialiste des éditions de luxe : Coulouma.

Nous remercions nos souscripteurs qui ont fait montre de tant de patience connaissant les difficultés d'une telle édition.

Il faut que nos lecteurs sachent bien que les éditions de « Vivre », SPECIALISEES, ne peuvent produire aisément car elles rencontrent de nombreux obstacles.

C'est ainsi que notre revue, la plus belle du genre, imprimée sur beau papier, tirée en héliogravure, réservée en somme à ses seuls abonnés, heureusement extrêmement nombreux, coûte fort cher. Aussi le rythme de sa périodicité ne peut-il aller qu'avec celui de la rentrée des abonnements.

Que dire de notre collection d'albums, LA NUDITE BELLE ET VRAIE, sinon que le prix de revient de chaque numéro représente une petite fortune.

Le premier de ces albums est complètement épuisé ; le second est en cours d'épuisement.

Nous voudrions sortir trois albums par an, au moins deux.

Ce plan de réalisation serait aisé pour une grande maison d'édition ayant une trésorerie importante à sa disposition ; il n'en va pas de même pour nos modestes, mais vraiment UNIQUES, éditions. C'est pourquoi, et nos abonnés le comprendront, nous ne bâtissons que lentement, prudemment, au fur et à mesure de nos rentrées, afin de toujours pouvoir honorer nos engagements.

C'est aussi la raison qui nous fait mettre nos ouvrages de luxe en souscription. Avec cette formule, nos abonnés et lecteurs, tout en réalisant un sérieux bénéfice, deviennent en quelque sorte nos collaborateurs.

NOUS SORTIRONS DONC LE IIIe ALBUM DE « LA NUDITE BELLE ET VRAIE » DANS LE COURS DU PREMIER TRIMESTRE DE 1954.

DES MAINTENANT NOUS METTONS CET OUVRAGE EN SOUSCRIPTION AUX PRIX SUIVANTS :

1 600 fr. PAYABLES à la souscription ;

1 900 fr. PAYABLES SEULEMENT à la sortie de l'ouvrage.

Son prix de ventre sera de 2 100 fr.

Dans ces prix les frais d'envoi comme lettre recommandée sont inclus. Pour l'étranger il y a lieu d'ajouter la somme de 435 fr.

IL VA S'EN DIRE QUE DU SUCCES DE CETTE SOUSCRIPTION DEPENDRA LA RAPIDITE D'EXECUTION DE CE IIIe ALBUM.

Jusqu'alors nos souscripteurs ont toujours obtenu pleine et entière satisfaction. Les Editions de VIVRE les remercie de leur confiante collaboration.

Pour marquer cette collaboration, ces ouvrages, numérotés, portent dans leur justificatif, la mention spéciale : RESERVES AUX AMIS DE VIVRE.

Les numéros des exemplaires correspondent aux numéros d'inscription des souscripteurs.



LE GESTE DE PHRYNÉ

JUGÉ PAR LE R. P. BRUCKGERBER DOMINICAIN

par le Docteur J. POUCEL

L'AUTEUR rappelle que Platon, dans **le Banquet,** demande à une émule de Phryné l'enseignement sur l'Amour, la Beauté et les moyens d'arriver à la Contemplation, rendant ainsi hommage à la Sagesse supérieure d'une femme remarquable par sa beauté et son expérience amoureuse.

Il ajoute :

« Nous ne comprendrions pourtant rien au paganisme grec, si nous nous le représentions comme une immense revue en plein air des Folies-Bergère ou comme le déchaînement sur la place publique d'un énorme spectacle burlesque. Les Grecs donnaient à la beauté du corps le caractère d'une révélation religieuse, alors que nous y mêlons d'abord l'obsession sexuelle. C'est pourquoi il nous est si difficile de saisir le sens de cette scène à Eleusis, pendant les fêtes en l'honneur du dieu Poseidon. En présence de tout le peuple transporté d'enthousiasme, Phryné déposa ses vêtements, défit sa chevelure, s'avança nue et les mains tendues vers la mer. Il n'y avait sans doute là aucune indécence. Phryné était dans son rôle de prophétesse du dieu de la Mer. La révélation de sa beauté apportait à tout le peuple la communion à la divinité.

Il est bien vrai qu'une telle scène n'est plus possible. Même à supposer que Phryné existe, elle n'aurait plus dans un tel geste la complicité de tout un peuple, ou alors cette complicité serait tout le contraire d'une complicité religieuse. Mais pourquoi une telle scène n'est-elle plus possible ? Qu'est-ce qui nous choque dans cette manifestation ? La nudité de Phryné ? Son extrême beauté ? Ou bien le caractère public et cosmique de cette « épiphanie » ? Mais Eve, dans le premier jardin, au premier matin du monde, a du s'avancer ainsi, tendant les mains au ciel et à la terre, dans l'extase de se trouver si belle, souveraine d'une nature si belle. Elle était nue aussi et n'en avait point de honte. Le genre humain eut été là pour la regarder qu'elle n'en eût pas davantage honte. Et toute nue, même le regard de Dieu ne la gênait pas.

Ce trait de la vie de Phryné est peut-être un de ceux qui peuvent le mieux nous faire comprendre ce qu'a été le paganisme, surtout le paganisme grec. Ce paganisme grec était une nostalgie profonde du premier Paradis, de son innocence, de sa liberté d'allure. Chez les plus grands — et Phryné en était — ce fut une tentation gigantesque pour le retrouver, pour repasser le seuil interdit par l'Ange à l'épée de feu. Sans le savoir sans doute, mais dans l'élan de tout son être et de sa prodigieuse beauté, Phryné voulait être Eve avant la Chute. La Terre entière et la Mer, et le Ciel de l'Attique, lui étaient le Paradis terrestre, le premier Jardin d'Innocence. Il est tenace en l'homme, le rêve du Paradis perdu... Mais enfin c'est un rêve dangereux comme tous les rêves, quand on les confond avec la réalité. Depuis Eve jusqu'à nous il y a eu un événement sinistre qui a entravé la liberté humaine, ce que nos catéchismes appellent la chute originelle, le premier péché qui nous a donné cette science douloureuse du bien et du mal, qui a fait que tout de suite après la désobéissance, Eve s'est cachée pour ne pas sentir sur elle le regard de Dieu « parce qu'elle était nue » dit la Genèse.

Mais Phryné aussi était une fille d'Eve et elle ne se cachait pas... Le geste de Phryné ne fut possible que par ignorance et peut-être par désespoir, comme un homme ruiné, et qui n'y veut pas croire, rêve encore dans son sommeil qu'il est riche et puissant, et qu'il fait les gestes de la magnificence. Phryné était l'Eve de ce Jardin du Rêve et Platon en a été le Jardinier...

Marie-Madeleine (La Jeune Parque 1952).

● ● ●

REFLEXIONS

CES pages fort intelligentes de l'un des auteurs du film **Les Anges au Péché,** appellent quelques commentaires :

L'auteur ignore — et comment pourrait-il en avoir une expérience valable ? que les Phryné abondent aujourd'hui dont la tunique tombe sans éveiller la moindre émotion sexuelle.

D'autre part, rien dans l'anthropologie préhistorique ne nous donne la moindre idée de ce que peut recouvrir de réel le symbolisme de la poétique légende édénique. Force nous est, pour le moment, faute d'éléments vérifiables, de nous rabattre sur les données de la psychologie appliquée, qui suffisent parfaitement à expliquer Phryné. Les Grecs n'avaient pas à s'effaroucher de sa nudité, pas plus que de celle de quiconque, tout simplement parce qu'ils en avaient l'habitude. Nous en avons la preuve dans ce même Platon dont le **Banquet** est le point de départ des réflexions du R. P. Bruckberger. Nous lisons en effet dans sa **République** : « Il n'y a pas longtemps que les Grecs croyaient encore, comme le croient aujourd'hui la plupart des nations barbares, que la vue d'un homme nu était un spectacle honteux et ridicule et lorsque les gymnases furent ouverts pour la première fois, d'abord en Crète, puis à Lacédémone, les plaisants de ce temps avaient quelque droit d'en faire des railleries. Mais depuis que l'usage a fait voir qu'il était mieux de s'exercer à nu que de cacher certaines parties du corps, la raison, en découvrant ce qui était le plus convenable, a dissipé le ridicule que les yeux attachaient à la nudité ; elle a montré qu'il n'y a qu'un esprit superficiel qui puisse trouver du ridicule autre part que dans ce qui est mauvais en soi.

Nous en avons la confirmation par la constatation de la rapidité avec laquelle quiconque se rend dans un centre gymnique sans intention libidineuse trouve tout naturel ce qui l'effrayait de prime abord.

Point n'est donc besoin d'invoquer un Paradis terrestre dont le moins qu'on puisse dire est que personne ne peut se figurer en quoi il consistait. Pourquoi chercher des difficultés lorsque nous avons des explications beaucoup plus simples ?

Enregistrons cependant ceci : un religieux dominicain parfaitement orthodoxe a **osé** parler longuement sans s'en effaroucher et même avec respect d'une nudité féminine publique. Il ne met pas en doute l'absence de toute réaction lubrique chez les spectateurs. Si l'explication donnée... remonte au déluge, ou plutôt bien au delà, elle n'en constitue pas moins un effort louable de compréhension qui nous a valu une belle page littéraire et des aperçus ingénieux.

Dr J. POUCEL

● ● ●

MA TANTE CHEZ LES NUDISTES

IL y avait au port de Toulon — je ne sais si elle n'a pas été victime de la guerre — la statue d'un homme nu symbolisant le **génie de la Mer.** Mais les Provençaux, amis de la « galéjade » (mot intraduisible signifiant une sorte de plaisanterie bon enfant), soulignant que le côté face était tourné vers le large tandis que le côté pile regardait — si l'on peut dire — Toulon, l'avaient baptisé **l'amiral de Cul-vers-Ville.**

Est-ce une réminiscence? C'est du moins le nom qu'adopta M. de Mongeot pour ses héros. Cette famille, par suite d'une cascade d'imprévus, est entraînée dans des aventures de plus en plus cocasses qui font passer de bons moments aux lecteurs. Par les temps qui courent, où la mixture de bêtise et de méchanceté humaines dont nous subissons les contre-coups nous porterait à broyer du noir, il n'est pas mauvais de nous évader dans une atmosphère plus respirable. Ce livre est un remède au pessimisme et à la mélancolie !

Ce serait cependant être superficiel que de ne voir dans ces pages que la farce comique destinée à nous dérider. Il s'y cache en profondeur toute une philosophie qu'il faut savoir dégager, un appel au bon sens indiquant combien l'homme moderne, intoxiqué par tant de préjugés, gagnerait à se retrouver tel qu'il est lui-même, par un simple retour à la Vérité. La nudité des corps n'est souhaitable que si elle s'accompagne de celle des âmes, que si elle apprend à se décrasser de tout ce que les milieux dits civilisés nous apportent de revêtement factice, de badigeonnage artificiel et, nous pouvons bien le dire, d'hypocrisie. La gymnité ne suffit pas sans doute à créer la moralité, mais elle aide les gens de bonne volonté à retrouver cette innocence primesautière qui fait la grâce de l'enfance.

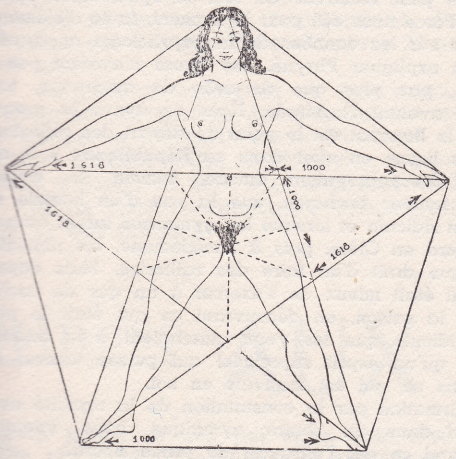
Le livre se termine par quelques savoureuses anecdotes. Les lecteurs de **Vivre** s'amuseront peut-être de celle-ci, qui a du moins le mérite d'être authentique :

Un radiographe voit arriver un brave campagnard benêt à qui son médecin a dit de se faire examiner le tube digestif aux rayons X. Pas très rassuré, il s'est fait accompagner par sa femme et sa belle-sœur aussi frustes que lui. Le radiographe commence à interroger son client, lorsqu'on le demande au téléphone. Il s'y précipite en lançant vers les nouveau-venus un impératif « Déshabillez-vous ! »

Si bien que, lorsqu'il revient, il aperçoit, collés au mur, tremblants de peur et nus comme des vers nos trois campagnards qui avaient obéi passivement à l'injonction, puisque le médecin n'avait pas spécifié qui devait se dévêtir.

Ceci, au besoin pour une prochaine édition. Comment n'y en aurait-il pas une, et même plusieurs, devant le succès qui ne peut manquer d'accueillir le livre si réussi de M. de Mongeot ?





RÉFLEXIONS SUR L'AMATIVITÉ FÉMININE

par Mme Isabelle TONARELLI

L'ENFANT n'est pas plus chair de la femme que de l'homme. Le nombre des chromosomes est le même. Elle est le terrain dans lequel l'œuf pousse, c'est tout.

• • •

L'état social de la femme n'est pas lié à sa constitution physiologique. L'évolution des civilisations aboutit à libérer la femme de la maternité comme l'homme de la chasse et du combat. Etant donné l'abaissement du taux de la mortalité, la femme ne devrait plus actuellement avoir besoin que de faire trois enfants au maximum pour maintenir le nombre des humains à la surface du globe. La mise au monde et l'élevage de trois enfants ne devrait pas lui prendre plus de quinze ans de sa vie. Et pendant ce temps-là, elle peut garder - bien que réduite - une autre activité.

• • •

L'homme brute ne pense pas que la femme ressente les mêmes désirs, les mêmes émotions que lui. Au contraire. Mais la vérité est qu'il fait abstraction de ce que la femme peut ressentir. Ce qui compte à ses yeux, c'est ce qu'il ressent, lui, ce qu'il désire, lui, et il impose tout ingénument, tout spontanément, tout normalement à la femme, le poids de son désir et de sa volonté. Joignez à cela, à l'origine, le primat de la force musculaire qui alors se manifestait sans limite et dont les effets se sont maintenus en tradition, et l'alourdissement de la maternité imposée qui met la femme en état déficient pendant un certain temps. Et vous comprendrez l'homme moderne tel que l'ont fait les siècles, anomalie dans l'état social actuel.

Il faut ajouter que si l'homme ne comprend pas la femme et l'opprime, la femme le lui rend bien. Un homme marié, s'il

est faible, est souvent un homme fini. La femme n'est pas force qui écrase, elle est pieuvre qui agrippe, ventouse qui suce. Par le chantage de sa soi-disant faiblesse, de ses soins maternels, et de sa « vertueuse » sentimentalité, elle exerce sur l'homme qui se laisse faire, un pouvoir redoutable qui nuit aux facultés intellectuelles et au développement général de celui-ci.

● ● ●

Le désir de domination sur l'adversaire amoureux est équivalent en force chez l'homme et chez la femme ; bien que différent dans ses manifestations, il est aussi puissant chez l'un que chez l'autre et dans les sociétés évoluées, celui de la femme devient plus efficace, parce que plus sournois, donc plus redoutable.

● ● ●

L'instinct de l'homme est de garder comme une proie à son usage exclusif la femme qui excite son désir puis de la rejeter au moment où elle ne l'intéresse plus. L'instinct de la femme est de s'agripper à celui qui l'a conquise et de ne plus le lâcher. A cette fin, elle utilisera tout : bons et mauvais sentiments, pêle-mêle. Elle voudrait le charger de chaînes, s'insinuer dans ses pensées, ne pas le quitter une seconde, le posséder de l'intérieur.

Et elle ne comprend pas plus le rythme de la sensualité masculine que l'homme ne comprend les exigences de la sensualité féminine.

Ceci dit, naturellement, pour homme et femme pris à l'état pur. Mais il n'existe pas en réalité, ou si peu, d'homme pur, de femme pure. Pas plus qu'il n'existe de substances chimiques pures. On les trouve à la surface du globe existant dans leurs composés. Tout comme si la femme et l'homme provenaient de la division d'un être parfait (Platon) qui se serait suffi à lui-même et qu'ils tentent toujours par leurs étreintes pénétrantes de reconstituer, tout comme si la division mal faite leur laissait à l'homme, des vestiges de nature féminine, et à la femme, des vestiges de nature masculine.

● ● ●

La femme, par « se libérer de toute contrainte », entend se libérer des ukases sociaux, moraux qui l'empêchent de mener la vie sexuelle conforme à ses désirs. Comme l'homme, par tradition, s'en est libéré. Mais en agissant ainsi, elle risque d'être, tout comme l'homme, l'esclave de sa sensualité accrue, exaspérée et se développant en elle comme une bête monstrueuse. Le but de l'homme comme de la femme devrait être de « construire » son être harmonieusement par la puissance de sa volonté à partir des données brutes que la nature leur fournit.

Il reste que la femme, résolue à prendre la responsabilité de sa liberté, a raison de vouloir se libérer avant tout des contraintes sociales, quitte à accepter ensuite celles qu'elle décidera de se donner à elle-même si elle est un être digne du nom d'être raisonnable.

● ● ●

Je ne sais pas si les exigences sentimentales de la femme ont à leur origine le fait physique de la maternité. Je ne le crois pas, du moins pas uniquement, pas directement. En tout cas, dans l'homme et la femme, tels que nous les présente la société d'aujourd'hui, le besoin d'amour est assez éloigné du besoin de perdurer, et presque autant pour la femme que pour l'homme. La femme mariée désire que son mari fasse l'amour avec elle, même si elle n'a pas du tout envie d'un nouvel enfant. D'ailleurs dans l'état de civilisation actuel, les deux faits - amour physique et maternité - sont de plus en plus dissociés et ils le seraient, en France, encore plus aisément et complètement, si nous avions le bonheur d'être une île surpeuplée comme l'Angleterre et aussi réalistes et pratiques qu'elle. La maternité, à tous points de vue, n'a qu'à gagner à être consciente et volontaire.

● ● ●

Je crois que l'état sentimental de la femme tient à toute son organisation nerveuse et cérébrale de même que les particularités de sa sensibilité érotique. Il faut ajouter que cette disposition sentimentale est le plus souvent monstrueusement hypertrophiée par VICE (le voilà le vice féminin essentiel) sous les déplorables influences jointes d'une mauvaise littérature, de fausses représentations collectives, et de l'idée qu'un « sentiment » ou ce qu' « elles » appellent un sentiment ! est plus « vertueux » qu'une sensation. En réalité, dans les fameux « attachements sentimentaux » des femmes, combien entre-t-il de soucis intéressés, les plus vils, de paresse, de lâcheté, de goût morbide de vampirisme ?

Reconnaître cela ce n'est pas mépriser la beauté du sentiment. Mais l'amour sentimental, l'AMOUR véritable ne peut être que DON. A partir du moment où il est exigence, il n'est plus amour.

● ● ●

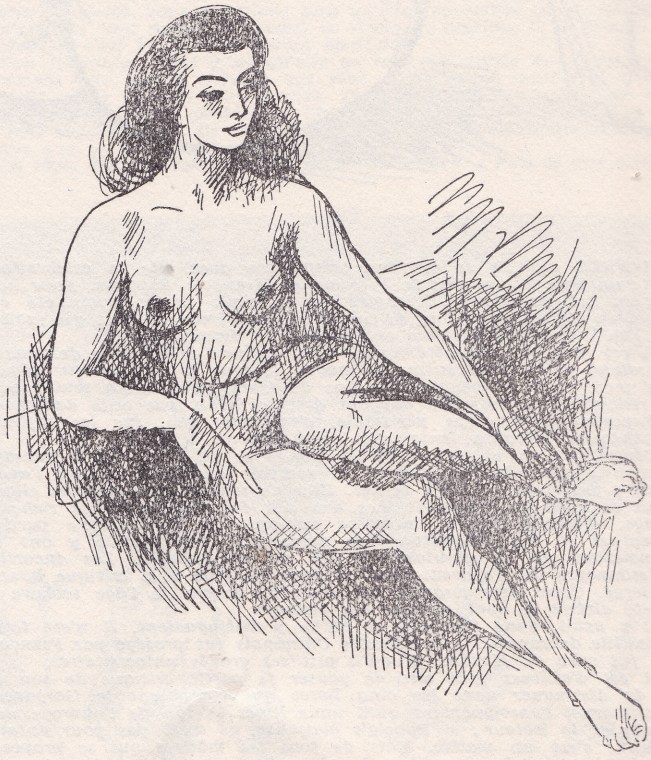
Il faut mettre la femme en garde contre les dangers d'une fausse libération. Molière devrait bien renaître pour fustiger de son rire puissant la femme ingurgiteuse de cocktails et fumant comme une cheminée d'usine. J'aimerais bien aussi le voir mettre sur scène l'Eve américaine, se constituant légalement des rentes cumulables au fur et à mesure de ses couchages successifs ! L'Eve américaine, reine de la Nation la plus vertueuse (!) du monde.

● ● ●

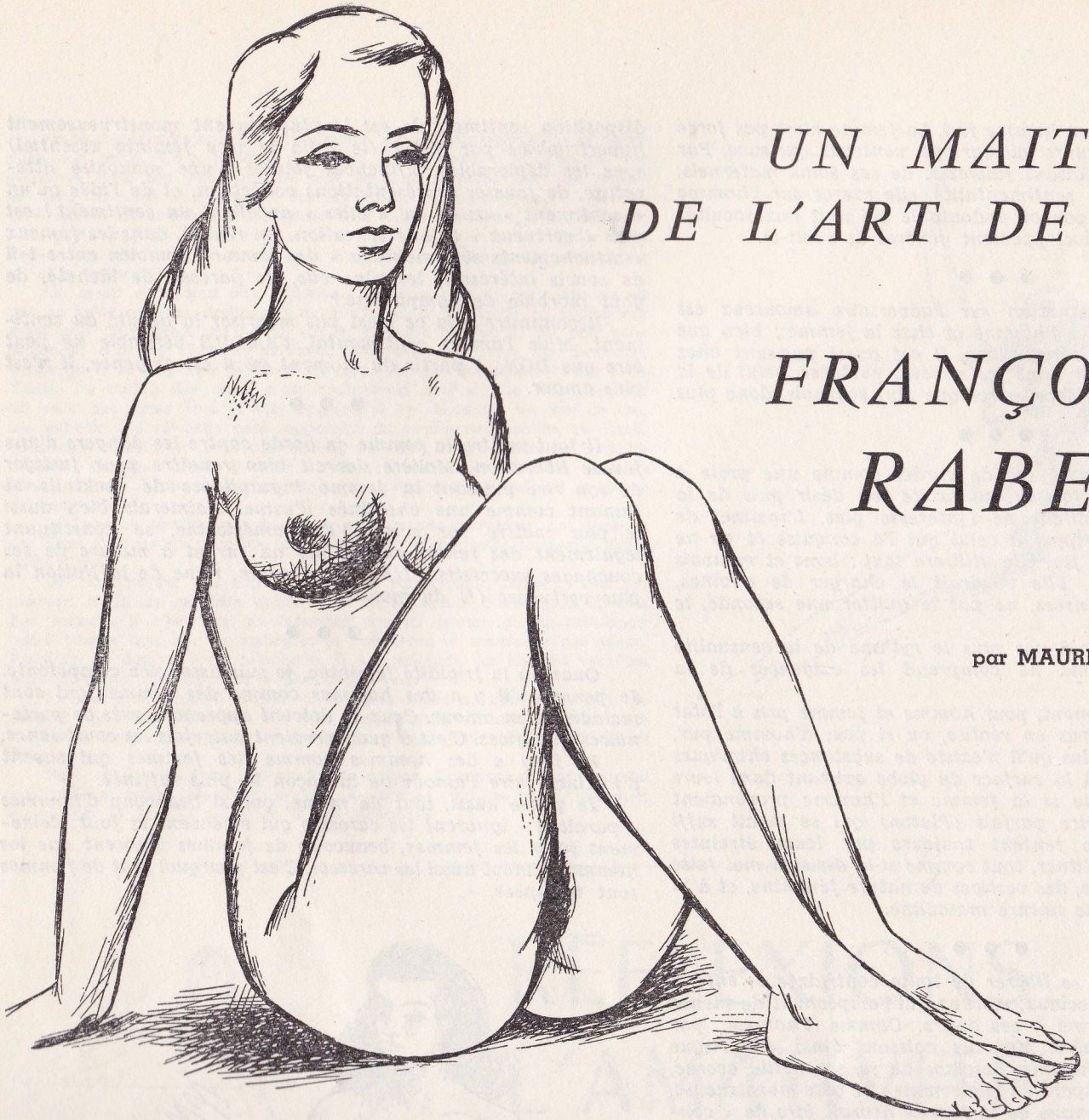
Quant à la frigidité féminine, je suis assez peu compétente. Je pense qu'il y a des hommes comme des femmes qui sont maladroits en amour. Ceux-là doivent apprendre près de partenaires qualifiées. C'est à quoi servaient autrefois les courtisanes.

Et il y a des hommes comme des femmes qui savent d'instinct faire l'amour de la façon la plus raffinée.

Je pense aussi, tout de même, que si beaucoup d'hommes - paraît-il - ignorent les caresses qui émeuvent et font pleinement jouir les femmes, beaucoup de femmes ignorent que les hommes aiment aussi les caresses. C'est pourquoi tant de femmes sont trompées.



TOUS LES DESSINS DE CE NUMERO SONT DE RENE GARCIA QUI A ILLUSTRE MAGISTRALEMENT L'EDITION DE LUXE DE L'ABBE CHEZ LES NUDISTES *ACTUELLEMENT SOUS PRESSES.*



UN MAITRE DE L'ART DE VIVRE

FRANÇOIS RABELAIS

par MAURICE COTTAZ

L'ANNEE qui va se terminer emportera avec elle la célébration du quatrième centenaire de la mort de François Rabelais. Pour honorer un tel personnage, l'inspiration officielle paraît avoir été courte. Rien n'a pu, cette fois, se comparer aux démonstrations qui exaltèrent, l'an dernier, Hugo, Zola et Léonard de Vinci.

Il est vrai que ces cérémonies ajoutent peu à la gloire de ceux dont on prétend célébrer le culte. Le moyen le plus assuré de leur témoigner notre piété c'est de pénétrer le sens de leurs travaux. La seule poussière que redoutent les hommes qui ont écrit ce n'est pas celle dans laquelle se dispersera leur corps périssable, c'est celle qui, sur les rayons des bibliothèques, couvrira lentement leurs œuvres.

Cependant, en un temps où le monde se dit avide de « messages », la leçon de Rabelais mériterait de recevoir audience. Certes, l'audience ne lui a pas, jusqu'ici, fait défaut. Mais de son œuvre grandiose chacun a retenu ce qu'il en entendait. Les uns ont été séduits par la richesse du langage, d'autres par le caractère satirique de la majeure partie du Pantagruel et du Gargantua. Les démocrates impénitents y ont vu la dénonciation de la gloutonnerie du pouvoir absolu. Les incorrigibles saucissonneurs du Vendredi-Saint se sont complus à la critique bouffonne du clergé. Ceux chez lesquels les souvenirs amers de l'âge scolaire n'ont pas été altérés se sont gaussés des pédants.

Il y avait, dans Rabelais, ce qu'ils y distinguaient. Il n'est toutefois pas inutile de rappeler que l'illustre Chinonais fut protégé par François-Ier, qu'il fut curé de Meudon et qu'il prit ses grades universitaires.

Il est d'ailleurs plus aisé de goûter la partie critique de son œuvre que de distinguer dans les cinq livres qui composent le Gargantua et le Pantagruel l'enseignement qu'il nous livre. Le ton de l'ouvrage ne doit pas abuser le lecteur ; si Rabelais plaisante, ce n'est pas pour autant un plaisant ; c'est un maître. Mais de tous les maîtres qui se proposent à nous, il demeure le plus libre, le plus alerte, le plus pertinent en dépit de ses impertinences, le plus vif aussi car il s'affirme l'adversaire résolu de ces « préjugés qui tuent ». C'est assez dire qu'il ne saurait être mieux accueilli que dans cette revue.

● ●

Rabelais est un maître. S'il s'était borné à ne l'être que dans les « arts » où l'étendue de ses connaissances et la qualité de son esprit lui permettaient cependant de briller singulièrement, sa voix serait aujourd'hui éteinte. Seule l'oreille des érudits et des curieux en percevrait l'écho. Mais l'art qu'enseigne Rabelais n'a pas été offensé par les siècles car il est, avant tout, un art de vivre.

Constatons d'ailleurs avec quelle célérité l'auteur atteint son objet. Dès le début de l'ouvrage, c'est-à-dire dès le huitième chapitre de son Pantagruel (les chapitres y sont fort courts) il traite de l'éducation. Or il est maintenant établi que le Pantagruel, traditionnellement placé en second doit être, selon la chronologie, restitué à sa place qui est la première.

D'emblée Rabelais nous expose donc la question qu'il considère comme capitale : l'éducation. C'est par l'artifice d'une lettre que Gargantua adressait à son fils Pantagruel que l'auteur nous fait connaître son dessein. Après quelques précautions, vraisemblablement destinées à lui assurer la bienveillance des gens d'Eglise, Gargantua - c'est-à-dire Rabelais - exhorte l'enfant à la sagesse. Nous voilà fort éloignés des excès qu'évoque maintenant le nom de Gargantua. Ce préambule devrait suffire, semble-t-il, à dissiper les doutes. Le vœu suprême de Gargantua c'est de voir son fils Pantagruel « absolu et parfait, tant en vertu, honnesteté, et prudhommie » qu'en tout savoir.

Selon Rabelais il ne saurait en effet y avoir science sans conscience. Bien entendu, ce disciple fervent des Anciens dont la Renaissance venait de restaurer le culte, recommande l'étude du grec et du latin ; il y ajoute même celle de l'hébreu, du chaldéen et de l'arabe.

Mais - et ceci nous intéresse particulièrement - il garde son disciple d'une culture qui ne serait que livresque. Quant à la connaissance des faits de nature, déclare Gargantua à Pantagruel, « Je veux que tu t'y adonnes curieusement ; qu'il n'y ait mer, rivière, ny fontaine (nous dirions aujourd'hui ruisseau) dont tu ne cognoisse les poissons : tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, arbustes et fructices (arbrisseaux) des forets, toutes les herbes de la terre... »

Par le mode d'enseignement qu'il préconisait, Gargantua, bon père, souhaitait épargner à son fils les épreuves stériles dont il avait été lui-même victime. Les maîtres sous lesquels il avait étudié se conformaient rigoureusement aux pratiques alors en usage. Leur pédagogie était si privée d'esprit que Gargantua apprenait sa leçon et pouvait la réciter par cœur à rebours. Fort heureusement son propre père s'avisa de la sottise de ces maîtres et des ouvrages dont ils tiraient leur savoir. « Mieux vaudrait rien apprendre que tels livres sous tels précepteurs » conclut-il.

C'est alors que Gargantua fut confié à Ponocrate dont les élèves n'étaient pas « pituiteux, chassieux et crasseux » comme devait dire Montaigne de ceux de son temps, mais propres et élégants sans être pour autant moins diserts.

Il apparaît ainsi que Rabelais se souciait des soins du corps non moins que de ceux de l'esprit. Cependant, pour mieux le dégoûter sans doute de l'enseignement officiel, Ponocrate le livre d'abord aux « sorbonagres ». Ceux-ci disaient que se laver et se peigner c'était perdre son temps en ce monde. Gargantua n'usait donc que du peigne des Allemands, c'est-à-dire qu'il se bornait, pour tous soins capillaires, à se démêler sommairement les cheveux avec les doigts.

Au moins était-il bien nourri ; trop bien même. Dès son réveil il faisait un repas plantureux et fort gras. Les exercices qualifiés de spirituels n'étaient pas moins abondants. Il entendait une trentaine de messes, disait ensuite son chapelet et étudiait (enfin !) « quelque méchante demie heure » songeant d'ailleurs plus à la cuisine qu'au livre qu'il avait sous les yeux. Le dîner était à la mesure d'un tel programme. Gargantua ne renonçait à le poursuivre que lorsque « le ventre luy tiroit ». De tels repas devaient être généreusement arrosés. Aussi buvait-il sans la moindre règle. Puis après s'être livré à des jeux variés, il se rafraîchissait, dormait, étudiait quelque peu et marmottait des patenôtres. Le souper le sollicitait et de longues beuveries le suivaient jusqu'au coucher.

● ●

Quand Ponocrate eut jugé que son élève devait être suffisamment édifié sur ce mode de vie, il le mit à son école. Gargantua connut alors une discipline fort différente de celle qu'il abandonnait. Son maître prescrivait l'hygiène la plus rigoureuse. Dès le jour il s'éveillait ; Rabelais qui ne saurait encourir le reproche qu'adressait Nietzsche aux hommes qui avaient « honte de leurs entrailles » nous précise même que Gargantua se rendait, dès son lever « es lieux secrets ». Pour triviale qu'elle paraisse, cette démarche dont nous ne faisons plus communément état dans la bonne société, ne serait pas désavouée par les hygiénistes d'aujourd'hui et le Dr Pauchet s'illustra naguère sur ce propos ingrat.

Habillé, peigné, parfumé, Gargantua répétait la leçon apprise le jour précédent, mais il y ajoutait des commentaires personnels. Il s'en allait jouer à la paume, soit en un établissement couvert, soit au pré. Il y retrouvait ses compagnons et « tout leur jeu n'estoit qu'en liberté ».

Là non plus l'hygiène n'était pas négligée car les joueurs suspendaient leurs ébats lorsque « suoient parmy le corps », pour éviter les refroidissements toujours si funestes lorsque cette pratique n'est pas observée. Ils étaient essuyés, frottés, changés de linge puis allaient dîner. Nous étions donc loin des fâcheux usages des collèges de ce temps, en particulier de celui de Montaigu qu'un Erasme tenait en abomination.

Ce dîner offrait le prétexte de ce que nous nommons aujourd'hui une « leçon de choses ». Les jeunes dîneurs s'instruisaient des propriétés et de la nature des mets qui leur étaient servis. Le repas terminé, ils se lavaient les mains - et les yeux - d'eau fraîche. Puis ils jouaient aux dés et aux cartes ce qui permettait quelques démonstrations mathématiques. Les disciples de Ponocrate s'instruisaient donc, mais ils s'instruisaient en s'amusant. Pour sagement établie que soit la discipline qui leur était imposée, elle n'était jamais pesante. La musique, tant vocale qu'instrumentale, succédait aux jeux.

Pour parachever la digestion, nous dit Rabelais, Gargantua retournait aux « lieux secrets ». Puis il se remettait à l'étude durant trois heures, parfois davantage. Les exercices corporels auxquels il se livrait ensuite pouvaient être plus violents que ceux qu'il avait précédemment accomplis. Rabelais avait observé qu'un effort physique soutenu altère les capacités intellectuelles. Ce n'est donc qu'après l'étude que Gargantua pratiquait l'équitation et les armes ; il faisait de la voltige, jouait au ballon, luttait, courait et sautait.

Il est même donné au chapitre XXIII du livre premier d'intéressantes précisions sur la natation. Gargantua en pratiquait tous les modes : brasse, nage sur le dos, « over » ou « crawl » et bien d'autres encore puisqu'il nageait « à l'endroit, à l'envers, de costé, de tout le corps, des seuls pieds, une main en l'air, en laquelle tenant un livre, transpassoit toute la rivière de Seine sans iceluy mouiller... » Il plongeait, pratiquait l'aviron et s'instruisait des principes de la navigation tant comme gabier que comme barreur.

Il gravissait des montagnes, grimpait aux arbres, bûcheronnait. Il lançait le javelot et le poids et pratiquait les « altères ». Puis, nettoyé et vêtu de frais, il s'en revenait par les prés et par les bois tout en s'instruisant des végétaux qui y croissaient. Il herborisait et ramenait des plantes au logis.

Pendant qu'on apprêtait le repas du soir, il répétait quelque passage de ce qui avait été lu. Il soupait sobrement et frugalement quoique ce repas fût « copieux et large ». On s'entretenait doctement ou plaisamment mais toujours utilement. Les jeux et la musique menaient jusqu'à la nuit. Il pouvait alors observer les astres puis, avant de s'en aller coucher, il récapitulait brièvement avec son précepteur, ce qu'il avait lu, vu, appris, fait et entendu au cours de la journée.

Quand le temps était pluvieux, l'étude se poursuivait en la maison. Les exercices corporels n'étaient pas négligés pour autant. Gargantua bottelait du foin, fendait ou sciait du bois. Le souper était alors plus modéré que celui qui était pris au soir d'une belle journée.

Un tel régime si sagement ordonné ne négligeait ni le corps ni l'esprit. Toutefois, pour que l'étude quotidiennement répétée ne contrarie pas l'objet que se proposait Ponocrate - les lampes s'étouffent de trop d'huile, dira Montaigne - le précepteur et son disciple s'en allaient une fois par mois aux champs. Point n'était besoin, en ce temps-là, de s'éloigner considérablement pour se délasser du séjour de la capitale. Gentilly, Boulogne, Montrouge, Vanves, Saint-Cloud, le « pont-Charanton » offraient des plaisirs agrestes.

Gargantua et Ponocrate choisissaient quelque beau jour clair et serein et, l'esprit libre, faisaient bonne chère, plaisantaient, jouaient et dansaient, s'étendaient dans l'herbe. Quoique cette journée fût passée sans lecture « point elle n'estoit passée sans profit » ; ils citaient des vers latins et se plaisaient à les traduire. Cet enseignement si mesuré et si alerte qui assouplissait le corps et l'esprit sans les exténuer donner des fruits substantiels et savoureux.. Aussi, nous dit Rabelais, « mieulx ressembloit un passe temps de roy que l'estude d'un escolier ».

● ●

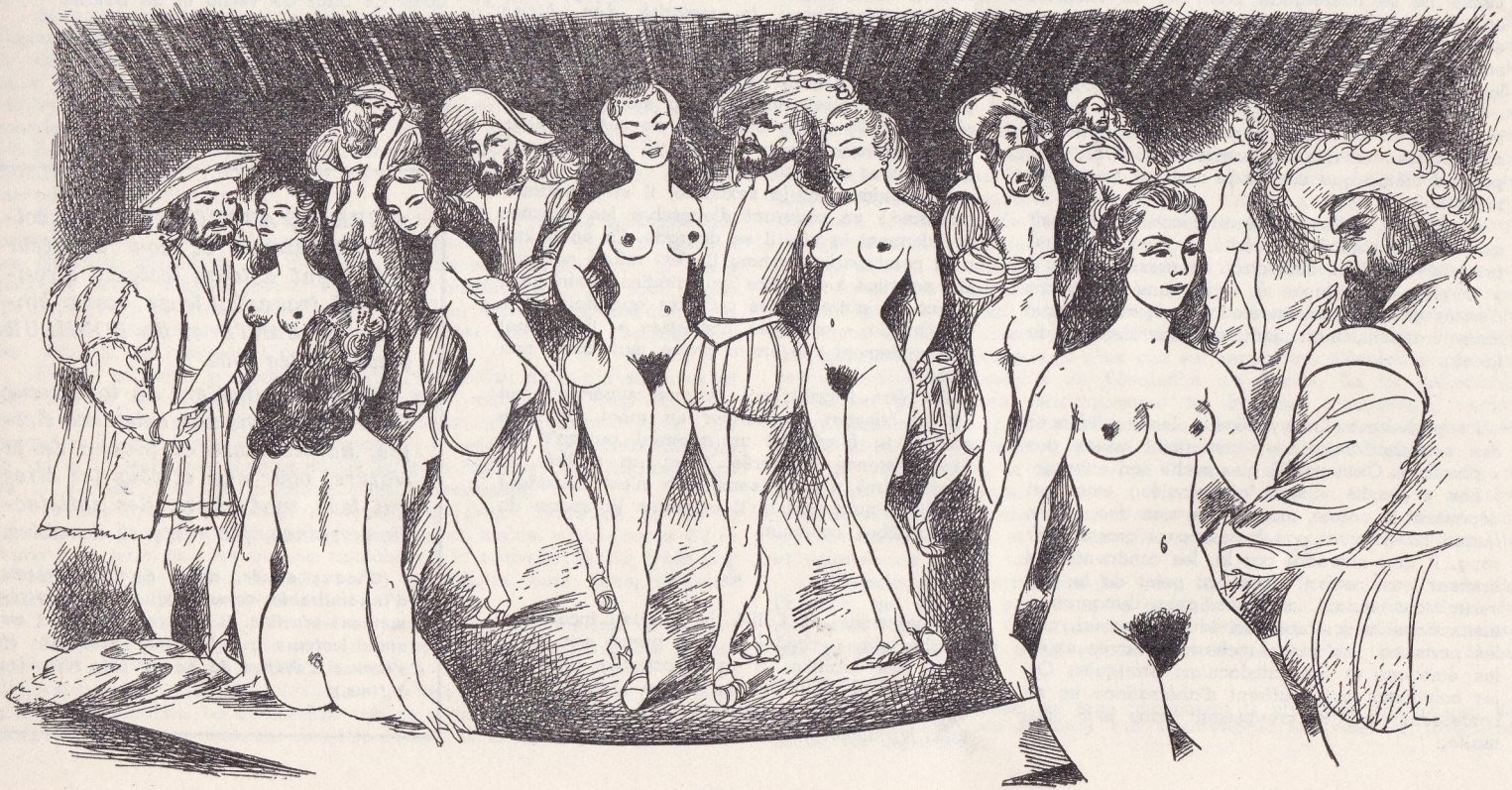
Au chapitre LI de ce même livre, Rabelais nous livre plus précisément encore son rêve. Comme tous les grands réformateurs, qu'ils aient nom Thomas Morus, Cabet ou Fourier, il s'est plu à définir la cité future, celle dans laquelle les hommes vivraient enfin bellement et paisiblement. Il est évident que selon les conceptions de leurs auteurs, cette cité exprime l'idéal proposé pour modèle, celle que doivent construire les meilleurs qui aspirent au bien et au beau.

Sans doute, pourrait-on prétendre que l'établissement d'une telle communauté exprime les sentiments aristocratiques de ceux qui les conçoivent. Le salut, en ce monde, serait alors le privilège de quelques élus qui s'écarteraient des vaines passions et des convoitises dérisoires pour mener une vie heureuse dans des conditions propres à satisfaire leurs goûts raffinés.

Mais Rabelais tient à dissiper cette supposition. S'il qualifie d'abbaye son établissement de Theleme, l'esprit de l'institution est à l'opposite de celui des fondations religieuses. Nous devons la considérer non comme le lieu de retraite qu'adopteraient des esprits distingués convaincus de l'inaltérabilité de la grossièreté et de la malice du commun mais, au contraire, comme la cité exemplaire, la cellule-mère qu'il appartiendra aux plus résolus de développer. Si nous avions recours à un vocable moderne pour désigner Theleme nous pourrions dire qu'elle représente la « cité-pilote ». Ce n'est pas une dérobade devant le siècle qu'exprime l' « abbaye » des Thélémites, c'est l'affirmation d'un apostolat.

Son fondateur tient à ce qu'elle ne soit pas ceinte de murailles, contrairement aux autres abbayes qui sont « fièrement murées ». Ceux qui y seront reçus devront être jeunes. Theleme n'est donc pas une maison de retraite ; ce serait plutôt un séminaire si nous accordions à ce terme son sens étymologique. Ce séminaire-là est, en effet, fort distinct des institutions que ce nom peut évoquer aujourd'hui.

La règle des Thélémites tenait en cette clause : « Fais ce que voudras ».



Mais cette séduisante devise n'impliquait cependant pas le renoncement à toute discipline. Les pensionnaires, garçons et filles, devaient se trouver exempts de toute tare. Homme de cette Renaissance qui découvrait avec émerveillement la beauté antique, Rabelais faisait grand cas de la perfection des formes humaines.

Pour préciser sa pensée, le père de Pantagruel et de Gargantua prend ostensiblement le contre-pied des pratiques conventuelles. Non seulement son abbaye n'aura pas de murailles mais le temps n'y sera pas mesuré ; hommes et femmes y seront mêlés et en sortiront quand bon leur semblera ; tout ce qui pourra rendre le séjour agréable, commode, luxueux même sera à la disposition des Thélémites.

L'inscription placée sur la porte de l'abbaye est d'ailleurs significative. La partie prohibitive concerne ceux qui ne sont pas dispos non seulement d'esprit mais de corps : « Cy n'entrez pas, hypocrites, bigotz, ...Ni vous aussi, séditieux mutins, ...Ny vous galoux, vérolés jusqu'à l'ous... » Mais sont invités à entrer les nobles chevaliers, les gaillards, joyeux et plaisants. Qu'entrent aussi les dames de haut parage

Fleurs de beauté à céleste visage,
A droit corsage, à maintien prude et sage.

Ce « droit corsage » n'est certes pas négligeable ; nous savons d'ailleurs tant par le texte que par l'image combien les contemporains appréciaient la beauté de la gorge. Mais la mention d'un maintien « prude et sage » n'est pas moins importante. Les Thélémites ne sont pas astreints à la chasteté (la plus singulière des perversions sexuelles dira plus tard un physiologiste) mais leur séjour n'est pas un lieu de débauche. Si la liberté y fait loi, la licence n'y a pas cours.

Les six bibliothèques de l'abbaye, ou plutôt du château, car pour la décrire Rabelais s'est plus inspiré des somptueuses résidences des bords de la Loire que des établissements religieux, suffiraient d'ailleurs à démontrer que la vie spirituelle de Thélème devait être vive. Sans doute les pratiques ostentatoires de la piété n'y sont-elles pas prévues puisqu'il n'y a pas d'église.. Mais chacune des chambres de l' « abbaye » comprend sa « chapelle », c'est-à-dire son oratoire.

Ce que Rabelais souhaite fonder à Thélème c'est « la joy profonde ».

● ●

Se borner à le tenir pour un prodigieux artiste du verbe serait donc insuffisant ; le mot n'est pour lui qu'un instrument et s'il s'en amuse souvent, il ne néglige jamais son dessein. Son « fais ce que voudras » n'autorise nullement les excès car il est convenu que ceux auxquels il s'adresse sont raisonnables. Le considérer à la légère ce serait se comporter en orpailleur frivole renonçant au métal précieux pour retenir le sable.

Rabelais nous met d'ailleurs en garde. Le caractère fictif de ses principaux personnages est assez affirmé puisque, géants dans la première partie de l'œuvre, Gargantua et Pantagruel se comportent ensuite comme des hommes de taille commune sans que l'auteur nous ait avisé d'une quelconque mutation. Les personnages importent donc peu. Ils ne sont que les truchements par lesquels Rabelais se fait entendre. Son œuvre, nous prévient-il, ne doit pas être tenue pour un recueil de « mocqueries, folateries et menteries joyeuses ».

Que le lecteur ne se laisse donc pas abuser. Qu'il ouvre le livre. Là, il connaîtra que la « drogue dedans contenue est bien d'autre valeur que ne promettoit la boite ». Pour goûter de tels livres, il faut rompre l'os et sucer « la substantifique moelle ».

Dans l'œuvre de Rabelais la moelle n'est pas épuisée ; elle conserve sa fraîcheur et sa saveur. Il semble même qu'il soit aujourde'hui opportun de se nourrir de sa substance car - Durkheim l'avait constaté - la science dont se flatte notre temps fait l'esprit maigre.

Et à ceux qui, rebutés par les faux prophètes, cherchent cet « art de vivre » sans lequel les autres connaissances ne sont que vanités, répétons la question qu'un homme d'église, cependant, le cardinal Duperron, posait à ceux qui lui demandaient conseil : « Avez-vous lu l'Auteur ? ».

L'Auteur, c'est-à-dire l'auteur par excellence, c'était François Rabelais.

LA PEUR DE LA RÉALITÉ

(SUITE DE LA PAGE III)

des débiles physiques et des déséquilibrés psychiques, des inadaptables et des délinquants.

Il est étrange que des lettrés, des hommes accoutumés à penser, à se pencher quelquefois avec angoisse sur des problèmes sociaux, s'élèvent contre la publication d'ouvrages francs, courageux et scientifiques alors qu'ils lisent sans émoi aucun le langage des Rabelais, des Brantôme, et de combien d'autres auteurs qui nous renseignent sans fard sur la liberté des mœurs de leur époque.

Dans les milieux les plus raffinés des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, pour ne parler que des temps modernes, on devisait abondamment, sans aucune gêne sur l'amour. Molière lui-même ne se restreignait point sur ce chapitre et même le bon La Fontaine, ce qui ne l'a pas empêché d'être un moraliste ayant écrit pour enseigner aux enfants à former leur raison et leurs sentiments !

La morale bourgeoise, notre morale, a la prétention de se faire observer par des défenses catégoriques suivies de sanctions sévères. Elle prétend même que cacher le mal est le supprimer !

La morale, celle qui serait féconde, voudrait que l'on recherchât la vérité, à n'importe quel prix, et que l'on démontrât et persuadât qu'il y a plus d'avantages à vivre sans commettre d'excès gastronomiques, érotiques et autres pour jouir vraiment, sainement et intégralement de la vie.

⁂

Le professeur Kinsey récolte les confidences des sexuels « actifs », non point celles des « passifs ». C'est par là que pèche son ouvrage.

Les « passifs » sont les refoulés ; ceux qui dépassent la norme, mais à l'inverse des autres, quand ils ne vont pas logiquement grossir leur rang. Il faut entendre par là, les continents qui briment leur instinct sexuel au point de le pervertir tout autant, souvent plus dangereusement, dans le domaine individuel et social, que les premiers : les actifs recherchant avec excès les émotions et les satisfactions érotiques. Or, les continents qui souffrent d'aberrations ne se confessent pas ; ils croupissent dans leur anomalie.

La continence n'est bonne que pour les ascètes, ou encore pour tout ceux qui se consacrent à un idéal ou à une œuvre, qui ont, par conséquent, besoin de toute leur puissance vitale. Mais ceux-là ne sont que relativement continents du fait qu'ils se soulagent et se libèrent véritablement en se sacrifiant soit pour leur foi, soit pour leur idéal, soit pour leur création.

⁂

L'homme moderne, parce qu'il est instruit, se croit plus intelligent que ses ancêtres. Il légifère. Il entend régler la vie, asservir la nature. Il veut que les lois qu'il a faites soient strictement observées quand bien même elles seraient inobservables pour la majorité des êtres parce qu'en opposition flagrante avec celles de la nature ; avec les besoins normaux des instincts qui mènent les humains. Certes, le civilisé du XXe siècle est instruit ; mais il ne possède plus le solide bon sens de ses ancêtres. C'est cependant le bon sens qui réglerait sainement tous ses comportements.

En condamnant la sexualité, il se condamne lui-même ; en couvrant d'opprobre les organes qui donnent la vie, il se dégrade. En entendant n'en point parler, comme il s'est refusé pendant si longtemps à admettre les maladies vénériennes parmi les autres, alors qu'il les qualifiait stupidement de « maladies honteuses », il commet non seulement une erreur grave, mais aussi une lâcheté.

Cet être instruit, qui se croit supérieur tout en se laissant transformer en robot, cet être civilisé et forcément un anormal puisqu'il vit une existence anormale. C'est, en réalité, un déséquilibré et son semblable n'est considéré équilibré qu'autant qu'il est dans la norme du déséquilibre commun.

⁂

L'hypocrisie est l'allié de l'orgueil incommensurable du « civilisé » qui prend ses rêves pour des réalités. Il est incapable donc de découvrir la vérité qui se trouve toujours dans un juste milieu ; la vérité qui est un équilibre : une harmonie.

Quand on parle de sexualité à ce civilisé, il rit comme un minus habens, ou se scandalise comme une vieille fille desséchée à la chaleur de ses ardeurs ovariennes jamais apaisées. De nudisme aussi, d'ailleurs. Comment donc lui faire comprendre que pour moraliser l'instinct sexuel, il faut tout simplement le normaliser et pour cela ne surtout pas l'ignorer ?

Seulement pour normaliser cet instinct, il ne suffit pas d'édicter des lois, de s'attaquer à ses manifestations, de les interdire sous peine de sanctions ; IL FAUT AUSSI NORMALISER TOUS LES AUTRES INSTINCTS, TOUTES LES AUTRES FONCTIONS. En conséquence : apprendre aux humains à se nourrir sainement, à ne plus absorber de boissons alcoolisées, à rejeter tous les excitants, à faire travailler leur musculature, à lutter contre tous les désordres que crée dans l'organisme physique et psychique l'anomalie de l'existence du civilisé du XXe siècle.

Pour obtenir ce résultat, il n'est pas de moyen plus efficace que de plonger l'être humain périodiquement, aussi souvent que faire se peut, dans un bain de vérité et de nature.

VIVRE D'ABORD !, tous ses collaborateurs et son directeur présentent à leurs lecteurs étrangers et français, leurs vœux sincères de SANTE et de BONHEUR pour l'année 1954.

Ils leur souhaitent de tout cœur de trouver dans une existence simple, harmonieuse et proche de la Nature, pour eux et tous les êtres qui leur sont chers, des satisfactions saines, fécondes et durables.

(Chaque année, notre directeur reçoit d'innombrables vœux auxquels il est extrêmement sensible. Il remercie vivement ses amis lecteurs qui les lui envoient et s'excuse d'avance de ne pouvoir répondre à tous.)

CIVILISATION UTILITARISTE HUMANISME ET GYMNOSOPHIE

par le Docteur HERSCOVICI,
Membre de la Commission d'Hygiène du Département de la Seine

Car nous nous sommes fait du mensonge un toit et de la fraude un abri.
ISAIE (XXVIII, 14-22)

PUISQUE l'homme est le seul être capable de s'attacher d'une façon constante à un groupe social ou à une communauté, il est aussi le seul être susceptible d'envisager un idéal, de se soumettre ou non à l'effort, de méditer, de réfléchir et de critiquer la structure et l'organisation de la société. Mais il est aussi capable de révolte, c'est que son esprit se pose en permanence des questions auxquelles il doit nécessairement fournir des solutions appropriées. Toute civilisation et toute œuvre humaine ne paraissent-elles point dans ces apprêts et dans ces soins qui doivent consacrer une conquête de l'esprit. Toutes les conceptions (philosophiques ou religieuses) qui ont essayé d'ouvrir une voie sur la destinée humaine restent impuissantes à jeter un pont sur l'abîme de la dernière réalité. En imposant des règles de conduite à l'aide de l'action que la crainte peut avoir sur les esprits, elles ont contribué plutôt à développer la contradiction et l'incrédulité. Car on ne peut assurer bonheur et protection au plus grand nombre d'êtres humains contre la misère et la souffrance, au moyen d'une déformation systématique et chimérique de la réalité. De plus, elles ont porté préjudice au jeu d'adaptation et de sélection en imposant uniformément à tous, leurs propres voies pour parvenir au bonheur et à l'immunité contre la souffrance, en fixant de force leurs adeptes à un état d'infantilisme psychique et en leur faisant partager des satisfactions substitutives.

Puisqu'on s'est fait le défenseur du renoncement aux désirs, de l'acquiescement à la destinée, il fallait encore savoir souffrir ce dommage. Ces conceptions étaient incapables de réaliser une harmonie entre les tendances humaines et les multiples sensations qui émanent de la nature. La civilisation actuelle dominée par la mécanisation à outrance, a subordonné toute activité à des fins purement matérialistes. Les nouveaux réformateurs ont sacrifié tout à la vision confuse d'un idole par eux nommé « conscience collective » qui, au fond, n'est rien que la conscience dégradée du citoyen fonctionnaire, de l'homme prolétarisé.

Cela n'a pas seulement appauvri l'existence de l'individu, mais encore les rapports d'homme à homme et soustrait au fleuve des possibilités infinies pour les abriter en quelque lieu sûr de la rive sans horizon.

Si nous acceptons qu'une relation étroite lie constamment la vie de l'homme au milieu ambiant, on devrait, de même, admettre que le but de la vie est dans la vie même, la vie vécue d'une certaine façon. Il est aussi évident que nous n'avons pas à sauvegarder uniquement des fonctions vitales organiques, mais de même des obligations morales et des actions sociales. Et n'est-ce pas déjà une belle conquête que de constater combien les hommes peuvent s'entendre sur certaines vérités éternelles, comme la dignité de l'esprit, l'unité et la fraternité humaines et sur la destinée merveilleuse de l'humanité.

En effet, dans l'échelle des êtres vivants, seul l'homme accomplit des gestes inutiles : il les a inventés, il les a perfectionnés. Ils sont devenus les éléments mêmes de sa civilisation et de son orgueil sous la forme d'œuvres d'art, d'idées pures et d'actes traditionnels. Ils sont, selon du Nouy, la preuve de l'esprit humain, de son évolution, c'est-à-dire dans le sens de l'éloignement de l'animal. Les gestes inutiles de l'homme sont les résultats, les seuls qui comptent.

La vie moderne a modifié notre vie matérielle, mais n'a su créer ni des lois, ni des institutions, ni un système politique, ni une économie qui fussent en harmonie avec ces prodigieux changements, avec les conquêtes de puissance et de précision de la science. La mécanisation de la vie et la technique témoignent de la force inventive de l'homme, mais ne le libèrent pas. Au contraire, elles l'asservissent.

La technique a introduit un dynamisme dans l'ordre de la vie et l'homme ne peut plus compter sur une existence stable, sa vie cesse d'être reliée à la terre pour se trouver rattachée à la nouvelle réalité créée par la machine. La culture technique est scientifique, hors ligne, demeure extérieure à l'homme et incomplète.

Les bouleversements politiques et sociaux, les guerres qui se suivent de près et prennent de plus en plus une allure de cataclysme jamais encore connu, la hâte morbide, le rythme frénétique, trépidant de la civilisation mécanique ont profondément ravagé et déséquilibré le psychisme actuel des humains. La civilisation n'a de raison d'être que si elle visait réellement le perfectionnement de l'être humain et moins le perfectionnement exclusif de l'util dont il se sert. L'homme n'étant considéré que comme une machine physico-chimique, estimée seulement en raison de son rendement en travail et, physiquement, fondamentalement identique à tous les autres animaux. C'est-à-dire les valeurs morales et intellectuelles ramenées à des conventions pratiques. Cela ne solutionne pas le problème de la destinée de l'homme. Cette vie, qu'on la prenne dans son sens le plus large ou qu'on la limite à la vie animale reste toujours aussi incompréhensible à notre intelligence, à nos démarches logiques et scientifiques, entièrement tournées vers ce qui lui est extérieur. **C'est à nous de lui trouver un sens humain.**

Si les conquêtes scientifques semblent nous éloigner du bonheur, elles engendrent des conflits et des guerres plus terribles et des armes plus meurtrières ; elles nous coûtent toutes les joies d'une jeunesse insouciante et toute la plénitude d'une vie facile.

Ce qui nous retarde, **c'est l'esprit d'habitude et la peur du changement.** Ainsi, le progrès ne serait qu'une illusion et la civilisation un faux destin. Les mensonges prolixes, l'imposture et l'hypocrisie (1), dans tous les domaines sociaux, politique, moral, religieux, culturel, économique, artistique, nous éloignent de notre moi qui est pourtant toute notre réalité, toute notre vérité. Alors que les droits naturels de l'humanité, devaient permettre à l'homme de vivre conformément à la dignité de sa nature, libre du fardeau des rites vains, des superstitions et des mensonges conventionnels. **On peut affirmer avec Uriel Acosta que c'est presque impossible de servir la cause de la vérité sans risquer la liberté.**

Il est donc fort difficile à apprendre la Vérité à l'homme, peut-être même parce qu'elle se confond tout simplement avec une vue transparente des choses. La biologie ne peut qu'attribuer des fins égoïstes à l'homme et l'action de l'intelligence et l'action de la morale semblent créer plutôt un état de désharmonie. L'accord et l'harmonie ne peuvent persister entre la raison et les fonctions de la vie, la pensée humaine n'est au fond que celle d'un combat entre la raison et la vie, celle-là s'efforçant de rationaliser celle-ci en la faisant se résigner à l'inévitable, à la mobilité, la vie s'efforçant de vitaliser la raison en l'obligeant de servir d'appui à ses aspirations biologiques. La tendance de la biologie étant de nous préserver, nous conserver, prolonger notre être même. La science biologique ne cherche en somme qu'un équilibre immobile pour l'homme, situation incompatible avec son bien-être.

En dispensant l'homme de tout effort physique et moral, la biologie vouerait l'homme à une existence sans originalité, sans imprévu. Bien que la vie porte en elle-même sa nécessité, la raison et la mesure de cette nécessité, on ne peut étendre aux phénomènes vitaux le degré de nécessité qui touche la loi des phénomènes physiques. La nécessité règle non seulement le monde vivant mais aussi le monde inorganique. Ce qui différencie les êtres vivants, c'est la puissance d'adaptation et la puissance d'habitude héréditaire. L'évolution qui se traduit dans le passé par la différenciation des structures psycho-sociales n'exclut pas les transformations brusques. L'évolution de l'homme n'est qu'un prolongement de l'évolution biologique et économique.

Le milieu, les conditions hygiéniques, l'alcoolisme, les privations ou l'abondance, les mauvais régimes, la sécurité ou le manque de sécurité, l'effort, les ennuis, la lutte, l'oisiveté, la responsabilité influent sur la résistance générale, créent des conditions mentales qui modèlent l'individu de façon presque spécifique. Il n'est pas surprenant que l'évolution humaine soit accordée à l'ensemble de l'évolution du monde. La loi inéluctable des crises qui frappent périodiquement le domaine économique, prouve incontestablement la conséquence de **la révolte des forces productrices contre un régime qui tarde à devenir moins étroit et moins barbare.**

Puisque la santé, le bien-être de l'homme, ses espoirs, ses malheurs dépendent de la science, qu'est-ce qui pourrait remédier le mieux à notre précaire existence, apaiser nos maux physiques, notre inquiétude et préoccupation morales et intellectuelles, sinon une connaissance complète et achevée de la vie humaine.

Une science qui synthétise les vues les plus larges sur la vie de l'homme, **qui cherche et retrace le sens de la vie, le contact direct du réel et de l'expérience, la valeur de la vie, le sens de la grandeur humaine, qui soutient que c'est à la volonté humaine de décider de son idéal.**

(1) L'alcool, le tabac, les jeux fournissent le plus gros des revenus de l'Etat, précisément ces facteurs qui encouragent les vices et favorisent toutes les déficiences.

l'apaisement ne pouvant venir de la biologie, c'est la gymnosophie. Précisément parce que son idéal dépasse le domaine de la biologie pure. Parce que la gymnosophie s'attache à fournir à l'homme des objets plus dignes de l'effort commun et parce qu'elle envisage les efforts utiles d'accroître son bien-être en lui rendant son unité et sa personnalité. Œuvre constructive qui se justifie en réalisant l'image la plus proche de la vie telle qu'elle devrait être vécue, c'est-à-dire faire intégrer l'homme dans les droits qu'il tient de sa nature et qu'ils lui permettent d'en jouir dans une mesure suffisante.

La sagesse gymnosophique tend, sinon à faire disparaître, du moins à diminuer les ravages de l'injustice et de la cruauté instaurées par des idoles hier adorées et tend par dessus les abîmes à harmoniser ses mouvements par le combat de la liberté et de la justice. Ensuite comme un filet qu'elle a jeté pour saisir les fruits, elle ranime toutes ces richesses pour en faire la synthèse du progrès.

La société, par son ignorance et par ses préjugés, est loin de créer le vrai climat nécessaire au développement de la personnalité humaine ; le climat de justice et de vérité, exige un art susceptible d'intervenir dans l'adaptation organique ; un art susceptible d'enrayer les influences nocives de la cité industrielle provoquerait des modifications retentissantes sur la vie humaine. Des connexions intimes entre l'homme et son milieu, de l'adaptation systématique aux conditions de la vie, il résulterait des estimations nouvelles dans l'ordre même des choses morales que l'on croyait inébranlables. Les progrès lents ,mais sûrs, de l'idée de justice s'imposeront à nous comme la vraie dignité propre à l'homme. Le monde est exténué à force d'obéissance au devoir, à la discipline, à force de subir la tyrannie des mœurs et la tyrannie des maîtres, de plier sous le poids de l'iniquité et de l'inquiétude, et quoiqu'on se heurte à l'inhumanité, à la petitesse d'esprit, à l'étroit fanatisme, à la monumentale ignorance, à cette écrasante incompréhension candide et sûre de soi, la sagesse gymnosophique secouera peu à peu et inéluctablement ce tissus de tabous, de préjugés et ses chaînes qui s'apesantissent si lourdemment sur les âmes et les corps. Le profond humanisme qui imbibe la sagesse gymnosophique, guide, instruit et conseille l'homme de se soumettre avec docilité à l'entente du bon sens, de la raison et de la logique. De combattre ce qui est mauvais, de dissiper toutes les erreurs, de dénoncer toutes les valeurs fausses et surfaites, de se montrer maître de son instinct, fort contre les faiblesses, contre toutes les lâchetés, méprisant contre tous les mensonges de la civilisation. Toute action doit être justifiable. Renoncer aux plaisirs futiles, aux excitants inutiles, c'est augmenter la résistance aux facteurs nocifs, l'énergie morale, l'équilibre nerveux, et la capacité d'adaptation aux conditions physiques du milieu ambiant ; c'est finalement rendre la nature de l'homme plus harmonieuse. C'est faire conformer ses actions à un idéal de beauté, c'est vivre selon le bon sens, celles qui permettent de vaincre la crainte de la maladie, la crainte de la mort et la crainte de vivre.

La culture sans le confort, la beauté sans le luxe, **les sports sans le mercantilisme, la machine sans la servitude de l'usine, la science sans le culte de la matière permettraient aux hommes de se développer indéfiniment,** en gardant leur intelligence, leur sens moral et leur virilité.

C'est de la science appliquée, à l'aide de laquelle l'homme est subordonné au fait de savoir choisir entre ce qui est bon et ce qui est mal, entre ce qui est beau et ce qui est laid, non seulement pour son corps mais pour son âme. Etre juste, c'est avant tout être sage, puisque la justice est de rendre à chacun ce qui lui est dû, ne faut-il pas d'abord comprendre ce qui est dû à chacun des êtres, les définir, comme disait Socrate, selon leur vraie nature et leur valeur.

En gagnant un plus haut degré de solidarité, une politique et une justice basée sur l'intérêt le plus général, l'homme aura gagné non seulement son équilibre organique et moral mais compris quelle humanité profonde nous lie les uns aux autres, et contemplé cette vie dans sa totalité et dans ses valeurs permanentes.

L'harmonie du monde, qui n'est pas à notre échelle, se dégage de l'effort multiforme, mais orienté dans le même sens, dans la masse des hommes, il faut donc laisser les puissances de l'homme s'épandre en liberté, s'attirer entre elles et s'harmoniser peu à peu. N'est-ce pas l'individualité par son libre jeu qui engendre la sociabilité, la gymnosophie cherche à développer tous les éléments de base, toutes les conceptions nouvelles qui convergent d'abord pour l'épanouissement de la personnalité humaine et reconquérir ensuite le sens logique des vérités éternelles et humaines, **c'est-à-dire de situer l'homme dans le monde, de l'apaiser, de le soutenir, de l'orienter et de lui montrer un ordre dont il fait partie et qu'il doit s'efforcer de servir pour son bien et pour le bien de la communauté.**

CE QU'EST UN VRAI GYMNOSOPHE

●

IL porte un nom, un peu prétentieux, mais il ne l'est pas.

– Il croit à tout et à rien.

– Tout ce qui est humain l'intéresse et il recherche avec ardeur ce qui est beau, bon, sain et bien pour lui et ses semblables.

– Il pense que la véritable civilisation doit tendre à perfectionner l'être humain pour créer, comme le voulaient les Grecs, l'homme « kalos, kagathos » : l'homme beau et bon.

– Pour cela, il croit indispensable de repartir de l'homme nu, physiquement et mentalement.

– Il ne croit pas, pour autant, qu'il suffit de se dévêtir pour perdre ses défauts et acquérir toutes les qualités.

– Il se met nu physiquement parce qu'il sait que c'est là l'état naturel de l'être et que rien ne peut vivre bien sans air et sans lumière. La nudité n'est pas, pour lui, une panacée.

– Il n'est pas pour les systèmes. Il n'a pas d'idées préconçues. Aussi ne condamne-t-il rien à priori de ce qui est conventionnel et même des préjugés, reconnaissant qu'il y en a de bons comme il y a d'excellentes règles dans ce qui est conventionnel.

– Pas plus qu'il ne condamne une maison, déclare qu'elle n'est pas indispensable, il ne condamne les vêtements ; l'une et les autres ayant leur utilité.

– Il est pour un retour RAISONNABLE et RAISONNE à la NATURE, au respect de ses lois immuables ; mais il ne pense pas que tout est bon dans la nature.

– Il est aussi pour le progrès raisonnable et raisonné ; pour le progrès capable d'améliorer l'individu et ses conditions normales d'existence; mais il est contre le progrès au seul service de la spéculation qui, au lieu de libérer l'être humain, le rend esclave de ce progrès et de la société.

– Dans le domaine de la civilisation, il donne la primauté à l'individu sur la société. Il accepte de faire des sacrifices en faveur de la société, à condition, toutefois, que celle-ci lui donne, en échange, sa protection.

– Il entend conserver sa personnalité, son nom ; ne pas être un numéro matricule et devenir un robot.

– Il croit fermement que l'homme pour s'améliorer doit avoir un idéal haut placé et qu'il en va de même pour vivre en société. Il n'est donc pas antireligieux quoiqu'opposé à tout sectarisme, quel qu'il soit.

– L'égalité, pense-t-il, est toujours une inégalité si elle n'est placée sous le contrôle de la justice.

– Le monde est son domaine. Il désire ardemment que tous les hommes soient frères, quelles que soient leur classe sociale et leur race. Pour ce faire, il croit indispensable de reconnaître et de respecter les croyances et les mœurs de toutes les races.

– Il est pour la hiérarchie des valeurs, inséparable de la justice et du bon sens. Il est donc pour l'aristocratie qui place au premier rang les meilleurs de TOUTES LES CLASSES SOCIALES.

– Il est pour le travail, pour l'effort qui ennoblissent l'homme.

– Il est pour la vie intégrale, considérant que le premier devoir de l'homme est de vivre selon toutes ses facultés.

– Il est pour l'eugénisme et contre le « lapinisme ».

– Il n'impose jamais ses opinions ; il tente seulement de les faire admettre en les justifiant ; mieux, en donnant par l'exemple la démonstration de leur valeur.

– Il sait, surtout, que la vérité se trouve indubitablement dans un juste milieu, qu'il faut rechercher l'équilibre et l'harmonie en toute chose ; que l'abus est une erreur et que le Bien dispense toujours plus de bonheur que le Mal.

– Pour ses adversaires obtus, il n'est qu'un cochon. Peut-être ! En tout cas un cochon raisonnable.

●

LE CHATEAU D'AIGREMONT

SIÈGE DE LA GYMNOSOPHIE INTERNATIONALE

LA S.I.G. n'est pas un organisme de réalisation, mais seulement de propagande en faveur de nos idées. La carte d'adhérent à la S.I.G. sert de pièce d'identité de gymnosophe auprès des organismes constitués.

– Peut l'obtenir tout abonné d'un an à « Vivre d'abord ! » qui nous fera parvenir un extrait de son casier judiciaire (les membres de la Légion d'Honneur et les fonctionnaires sont dispensés de cette formalité) deux photographies d'identité et la somme de 200 francs pour son établissement.

●

LE SPARTA-CLUB

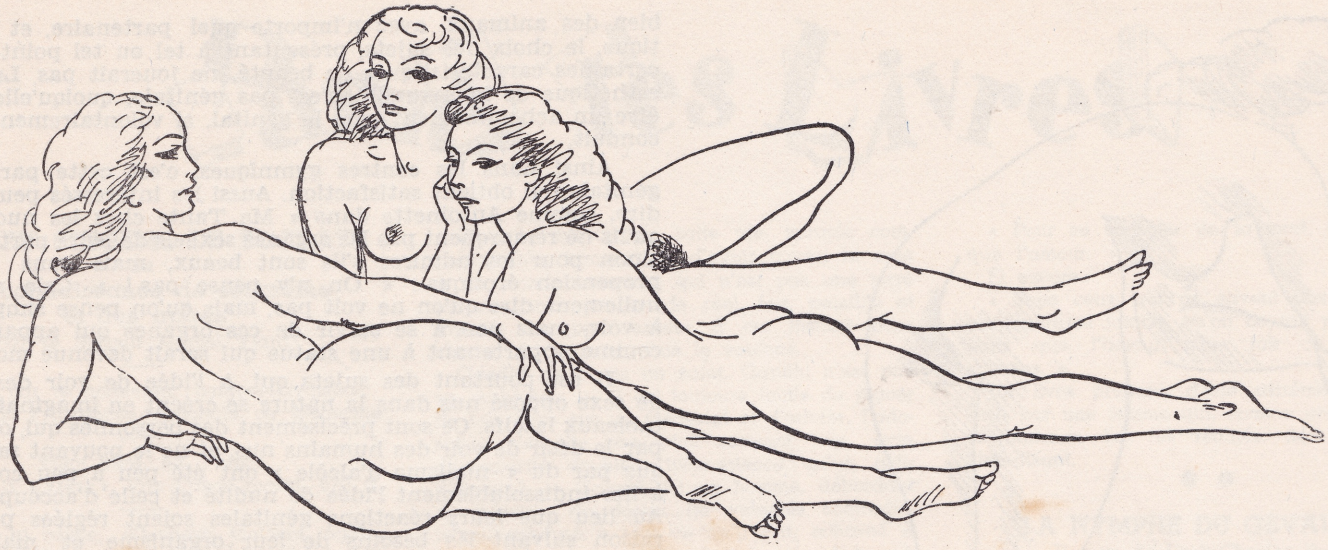
IL est normal de vouloir connaître l'organisation du Sparta-Club avant d'y adhérer.

En conséquence : tous les abonnés à « Vivre » pourront le visiter gratuitement du 15 janvier au 15 mars 1954 et y déjeuner.

Prix du repas : 500 fr.

Pour venir à Aigremont : cars à la porte Maillot, ligne d'Evreux et d'Elbeuf.

PASSEE CETTE DATE, TOUTE DEMANDE DE VISITE DEVRA ETRE FAITE PAR LETTRE. Elle sera examinée et obtiendra une réponse conforme au résultat de cet examen.



POURQUOI LES GYMNOSOPHES N'ONT-ILS PAS AU STADE, DE RÉACTIONS ÉROTIQUES ?

par le Docteur RUSSO, docteur ès sciences naturelles

QUAND, à la fin du XIXe siècle, les femmes portaient des jupes descendant jusqu'au sol, les hommes souhaitaient apercevoir une cheville ou le bas d'une jambe. Puis, les jupes raccourcissant, ils ont d'abord été fort satisfaits de voir de plus en plus haut les jambes de leurs compagnes, puis s'y sont accoutumés et n'y ont plus attaché d'importance. Maintenant, il est usuel de voir les cuisses des femmes en short et si chacun les admire quand elles sont bien faites et les honnit dans le cas contraire, plus personne n'y attache une importance érotique. De même, les seins, masqués par des corsages et des corsets qui en déformaient l'aspect, étaient fort désirés et suscitaient, quand on en pouvait apercevoir la naissance, des désirs erotiques. De nos jours, où la mode dessine aussi exactement que possible, on en voit partout le profil esthétiquement agréable, mais, du fait qu'on voit sans cesse ce profil, il n'y a plus tendance érotique à leur égard et sur les plages où les bikinis très réduits les laissent comme les cuisses, le ventre et le dos, en lumière presque totale, on constate que cette vue, pour agréable qu'elle soit, quand les formes sont harmonieuses, ne suscite guère de tendances érotiques.

Ce phénomène de la réduction ou de l'annulation de l'action érotique de la vue de diverses régions du corps féminin, par l'accoutumance des hommes à les voir, est de première importance pour comprendre l'absence de réactions érotiques dans les centres gymniques, absence qui si fort surprend les personnes habituées à ne jamais voir les organes sexuels que dans les relations « d'alcôve » et subissent l'attraction non pas seulement esthétique mais érotique de toute surface de peau dénudée là où elles n'ont pas coutume de la voir, et ce surtout au niveau du sexe, toujours tenu, dans la vie courante, soigneusement caché.

Ce qui vient d'être dit des hommes à l'égard des femmes est également vrai des femmes à l'égard des hommes, et leur émoi, s'il se manifeste généralement de façon moins évidente, n'en existe pas moins, comme peut s'en convaincre le médecin si, de sa cliente, il sait obtenir pleine confiance et la « confesser » consciencieusement.

Il y a, dans l'absence de réactions érotiques dans les centres gymniques, un fait d'accoutumance qui supprime l'aiguillon de la curiosité, et un fait de satisfaction visuelle qui est une part importante mais souvent ignorée de la sexualité.

Dans les faits sexuels il y a ceux qui, automatiques et réflexes, se rapportent directement à l'accouplement et ont pour terme le spasme final, en passant par les divers actes réflexes qui mettent en action les muscles du vagin, du périnée, les corps caverneux, les nerfs érecteurs, les muscles des régions pelvienne, lombaire et crurale, et même, plus ou moins, ceux des autres régions du corps. Ce sont là des actes conscients mais réflexes et accompagnés en tant que conscients, de faits sexuels. Ils sont amorcés par des activités volontaires, se continuent en dehors de la volonté et même, à partir d'un certain stade d'avancement, malgré elle.

Mais il y a aussi les faits sexuels purs qui dépendent de la volonté et sont réglés par elle. Ceux-là se rapportent directement aux sensations dont on peut à volonté régler l'intensité par des comportements appropriés. Ces sensations sont surtout d'ordre visuels, auditif, olfactif ou tactile. Mais les sensations tactiles offrent cette particularité d'être, en quelque sorte, à cheval sur le seuil qui sépare les actes sexuels instinctifs et réflexese de ceux qui dépendent de la volonté. Ainsi le contact volontaire des organes génitaux provoque l'érection et dès lors est amorcé le processus réflexe qui se termine par le spasme génital.

Ce qui est génital pur est instinctif ; ce qui est sexuel est tout ce qui se superpose de conscient au génital et l'environne mais qui ne se confond pas avec lui. Cet environnement sexuel du génital est un ensemble de satisfactions, de sensations agréables qui n'intéresse pas la sensibilité spécifique du sexe ni des zones érogènes. Il est basé sur une impression d'harmonie, d'équilibre. Un sujet dont le corps est harmonieusement construit donne satisfaction à qui le regarde. Au contraire, un sujet « taillé à coups de hache » est déplaisant à voir. Il semble que cette impression d'harmonie se rattache à un fait d'équilibre. Les volumes du corps humain qui donnent les impressions les plus agréables sont ceux qui se rapportent à des figures d'équilibre, sphère ou ellipsoïde de révolution. Tels sont particulièrement, en ce qui concerne la sphère, les seins et les fesses, en forme de demi-sphère. Les épaules, les cuisses, le ventre se rapprochent à l'ellipsoïde de révolution. Le pubis



féminin est plus agréable à voir quand il offre une forme plus ou moins hémisphérique que quand il est allongé et effilé en pointe. L'homme est toujours moins agréable à regarder que la femme, car il est toujours moins arrondi. Certes il existe une esthétique masculine de force extrêmement importante et qui possède un attrait sexuel très marqué pour les femmes, mais cette esthétique s'adresse beaucoup plus à une notion d'équilibre cinétique, de mouvement harmonieux que rend possible une musculature solide, qu'à une satisfaction en rapport avec un aspect statique harmonieux.

Mais on voit que la satisfaction éprouvée à la vue de beaux corps humains est toujours en opposition avec la privation de cette vue qui donne naissance à une obsession, l'obsession d'atteindre une chose que l'on vous cache. La dénudation totale satisfait ce désir et supprime par là cette obsession. Il est inexact, me semble-t-il, de dire que la nudité en commun est « asexuelle ». Elle donne, au contraire, satisfaction à l'une des formes de la sexualité, celle qui se passe hors du plan génital et seulement sur le plan esthétique.

On objectera que si les impressions agréables éprouvées à la vue de fesses ou de seins, d'épaules ou de cuisses bien équilibrées se rattachent à la forme en sphère ou en ellipsoïde, la même impression devrait être obtenue par la vue de sphères ou d'ellipsoïdes en métal, par exemple, et qu'il n'en est rien. Je ferai d'abord remarquer qu'une sphère bien régulière ou un ellipsoïde poli donnent effectivement, par leurs seules qualités géométriques, une impression agréable bien que non sexuelle. Si celle donnée par les régions de même forme du corps humain est différente, c'est surtout parce que ces régions sont raccordées les unes aux autres par des courbes de mêmes types géométriques. Si la statue de Galatée provoque l'amour de Pygmalion, ce n'est point par des *activités* sexuelles, puisqu'elle n'est point un être vivant, c'est uniquement par les impressions que donnent à Pygmalion la vue, le contact des formes des segments de son corps et ces impressions sont sexuelles et tendent même à la sexualité génitale puisque Pygmalion désire Galatée.

Cela peut être du plaisir, dira-t-on encore, au souvenir de joies génitales éprouvées antérieurement au contact de corps analogues. S'il en était ainsi, l'homme s'accouplerait, comme bien des animaux, avec n'importe quel partenaire, et l'esthétique, le choix des sujets, présentant à tel ou tel point de vue certaines caractéristiques de beauté, ne jouerait pas. La partie esthétique de la sexualité n'est pas génitale, quoiqu'elle puisse être un acheminement vers le génital, si volontairement on l'y conduit.

Ainsi dans les centres gymniques, c'est cette partie non génitale qui obtient satisfaction. Aussi les intéressés peuvent-ils dire, comme Antoinette dans « Ma Tante chez les nudistes », qu'ils ne remarquent pas les organes sexuels de leurs partenaires, sinon pour les admirer s'ils sont beaux, mais sans aucune propension érotique : « On n'y pense pas ! ». Cela ne veut nullement dire qu'on ne voit pas, mais qu'on pense simplement à voir, mais non à se servir de ces organes qui apparaissent comme appartenant à une statue qui serait devenue mobile.

Il est pourtant des sujets qui, à l'idée de voir des sujets de sexe opposé nus dans la nature se créent en imagination des tableaux lascifs. Ce sont précisément des personnes qui, obsédées par le désir de voir des humains nus, et ne le pouvant satisfaire que par du « nudisme d'alcôle » ont été peu à peu conduites à lier indissolublement l'idée de nudité et celle d'accouplement. Au lieu que leurs réactions génitales soient réglées par leur raison suivant les besoins de leur organisme et maintenue indépendantes de la sexualité esthétique, les deux modes d'activité sont étroitement liés en leur esprit, elle ne conçoivent pas qu'on puisse jouir esthétiquement par la vue, même par le tact, sans nécessairement atteindre le stade d'excitation génésique, ni qu'on puisse voir un sujet nu sans s'accoupler avec lui. Généralement, arrivés dans un centre gymnique, ces sujets subissent, à la vue de tous ces corps en mouvement dans la lumière, un choc émotionnel si intense qu'ils éprouvent un effet d'inhibition. Leurs nerfs érecteurs ne fonctionnent plus et les images libidineuses cessent de les hanter. Cela ne les empêchera nullement d'ailleurs de se comporter très normalement, rentrés chez eux, à l'égard de leurs partenaires, mais au stade gymnique, ils n'ont plus que la réaction psychique d'admiration ,la sexualité sensorielle générale et non celle du plan génital.

Aussi le séjour dans les centres gymniques crée-t-il cette impression d'apaisement, de satisfaction et d'équilibre que signalent tous leurs adeptes. Les besoins de la sexualité non génitale, celle qui est *le plus nettement consciente, donc la plus importante pour les humains*, sont satisfaits aussi pleinement que possible. En même temps la lumière et l'air agissent sur l'organisme *tout entier* et le rééquilibrent. Il est fort remarquable que faire du pseudo-nudisme, en slip et soutien-gorge est, de l'avis de tous les pratiquants, bien différent, en ce qui concerne la sensation de libération, de communion avec la nature, de ce qu'est faire du vrai nudisme, totalement dévêtu. Entièrement nu on n'a plus cette sensation d'avoir entre les cuisses un morceau de chiffon qui vous tient chaud et frotte, ou un écran sur la poitrine.

L'absence de réactions érotiques dans les centres gymniques n'est donc nullement paradoxale, elle apparaît au contraire comme chose normale dérivant directement de l'apaisement d'une angoisse due à la privation d'une satisfaction sexuelle élémentaire et de première importance pour un être chez qui les faits conscients sont le tout de la vie, comme l'est l'homme. En outre l'accoutumance à cette satisfaction créant un état d'équilibre et de bien-être, assure un bon fonctionnement de l'organisme, donc un réglage de la génitalité par la raison, et l'absence de vêtement devient un besoin dont toute restriction crée un malaise.

Certains s'étonnent que dans les centres gymniques, les enfants, dont la curiosité est pourtant, on le sait, sans cesse en éveil, n'en manifestent point à l'égard du comportement des adultes. Il n'y a nullement lieu de s'en étonner. L'enfant est, comme d'ailleurs l'homme à tout âge, curieux de tout ce qu'il ne connaît pas et surtout de ce qu'on lui cache. Or dans un centre gymnique on ne lui cache rien des aspects du corps humain et en particulier de ce qui ordinairement suscite ses recherches : les organes sexuels. Alors quelle curiosité sexuelle pourrait-il avoir à satisfaire ? Celle peut-être de ce qui ne se montre pas dans les centres gymniques, la sexualité génitale. Mais il ne cherchera pas à l'y trouver, parce qu'il a été, ou doit avoir été instruit par ses parents, de ce qui s'y rapporte et sait qu'il ne la trouvera pas dans ce centre gymnique, et surtout par ce que, comme tout le monde, il est baigné de sexualité esthétique et ne pense pas à la génitale, si averti en soit-il, et même d'autant plus qu'il en est davantage averti. Pour les enfants, cela se passe dans un autre plan. Et ils ont raison, nudité comporte toujours sexualité esthétique, mais ne comporte qu'exceptionnellement, chez un sujet normal, sexualité génitale.

Parmi les Livres

LE VŒU SUPREME DE SOCRATE
ou
La connaissance de soi-même et des autres
par le docteur Marcel Viard

Préfacé par le professeur Laignel-Lavastine
Membre de l'Académie nationale de Médecine

Vigot frère, éd. Paris
En vente à « Vivre ». Prix franco recom. 670 fr.

« Droit et calme, d'humeur toujours égale, modèle de maîtrise de soi, Marcel Viard est d'un commerce sûr. » Ainsi commence la préface de cet important ouvrage. Je me permettrai d'ajouter, connaissant le Dr Viard depuis près de trente ans : honnête, bon et modeste. Ce sont là des qualités qui honorent un homme et font les médecins de valeur et les psychologues avertis. En leur accordant une confiance totale, leurs patients leur donnent la possibilité de les examiner et de les étudier dans des conditions particulièrement favorables.

Comme tous les ouvrages écrits par le Dr Marcel Viard, qui fut pendant quatorze ans professeur à l'Ecole de Psychologie, puis à l'Ecole d'Anthropobiologie, où il exerce actuellement, celui dont j'entretiens nos lecteurs a été conçu avec une conscience absolue et une science certaine. Tout y est mûrement étudié, repose sur une longue expérience de praticien où sur des documents sûrs qu'il a empruntés à ses pairs.

Ce dernier ouvrage de l'auteur est scientifique, mais écrit avec un tel souci d'en faire une œuvre pratique et utile que l'homme de science, le médecin ou le lecteur pourvu d'une culture moyenne en tireront des connaissances qui aideront les premiers dans l'exercice de leur profession et le dernier à mieux comprendre la vie et sa propre nature : à organiser rationnellement son existence personnelle et aussi sociale.

« Il faut avoir vis-à-vis d'autrui l'attitude que la Nature observe vis-à-vis de nous-mêmes » déclare le Dr Viard.

Et, en terminant : « Plus on connaît les ressources d'un individu, plus on est à même de lui donner de judicieux conseils, et plus on l'aime. »

Plus on l'aime ! Voilà peut-être le grand secret du Dr Marcel Viard qui aime fraternellement ceux qui se confient à lui, comme il aime ses innombrables lecteurs auxquels il voudrait faire comprendre que, ainsi qu'il l'écrit :

« L'être humain, pour être heureux, doit vibrer à l'unisson des grands rythmes universels. »

● ●

LA VIE DU MAHATMA GANDHI
par Louis Fischer

Calmann-Lévy, éditeur

Dans ce livre très documenté, Louis Fischer nous livre, de Gandhi, l'aspect le plus humain et le plus émouvant qu'il nous ait été donné d'approcher. Il sait, avec beaucoup de respect, retirer au Mahatma toute auréole surhumaine, pour nous donner la joie de comprendre et d'aimer un homme, avec ses défauts, ses qualités, ses faiblesses, sa grandeur.

C'est le miracle de cette vie, miracle compréhensible, transparent, d'avoir ouvert la voie à un monde nouveau, qui n'est pas une terre promise, mais un monde réel, fort, paisible et joyeux, qui peut exister à cet instant pour chacun de nous si nous le voulons.

Gandhi n'est pas un saint, Gandhi n'est pas un surhomme — il est toujours facile de placer de tels êtres sur un piédestal et d'adorer, l'adoration n'est-elle pas, plus souvent, un acte d'incapacité doublé d'inconscience qu'un acte d'amour ? — Gandhi est un homme, débordant de passion, de désirs, de volontés contradictoires, acharné à tout ce qu'il fait, acharné à vivre d'abord — à bien vivre, c'est-à-dire à vivre en harmonie avec lui-même et avec les autres.

Il nous est donné d'assister à la lente montée de ce corps et de cette âme vers la paix, celle qu'il saura plus tard répandre sur tous ceux qui l'approchèrent. Cet homme était, ni plus ni moins que chacun de nous, embarrassé de conflits psychologiques, familiaux, matériels. Avec une lucidité qui n'a d'égale que sa générosité et sa simplicité, il remet chaque chose à sa place, créant l'ordre et la paix là où étaient le conflit et la violence.

Louis Fischer nous fait suivre pas à pas, discrètement, la petite silhouette émaciée et ardente. Plus nous avançons, plus nous sentons les forces de Gandhi — résistance physique et nerveuse, ténacité, amour — s'unifier et se fondre intimement pour devenir une force unique, dynamique, créatrice.

Et cet être qui, à son arrivée en Afrique du Sud était bousculé dans la rue et ignoré, nous le voyons, par le seul moyen des forces puisées dans son esprit et dans son cœur, devenir peu à peu le pivot d'un monde spirituel devant qui l'univers s'incline.

C'est le mérite de l'œuvre de Fischer d'avoir su — tout en racontant par le menu la luttte sociale menée par Gandhi et sa vie « officielle » — nous laisser deviner, de sa vie privée, les conflits, les luttes, les victoires.

Dans un raccourci que l'auteur a su rendre saisissant d'intensité, nous assistons, touchés profondément et pour longtemps, par l'appel de cette voix, à la naissance d'un homme et d'un monde.

● ●

LA VIE REFUSEE
Roman de Michèle Saro

Un vol. de 224 pages, in-8° couronne
Prix : 450 fr.
René Julliars, éd. Paris

L'auteur a beaucoup de talent, aussi une imagination féconde qui prend son essor en partant d'un réalisme précis. Les personnages dans ce roman, ainsi que dans les précédents de l'auteur, sont parfaitement campés, physiquement et moralement.

La trame de ce dernier livre est éminemment sexuelle ; comme la vie, d'ailleurs, qu'on le veuille ou non. Michèle Saro sur cette trame a tissé une effroyable histoire, une sorte d'inceste gynécologique... que seule une imagination féminine peut inventer, à moins, toutefois, que cette situation particulière et dramatique ne soit pas une simple invention d'écrivain.

On trouve aussi dans ce roman, au hasard du texte, des pensées :

« Pour se consoler de la mort, il n'y avait que l'amour. »

Et encore :

« Tous ceux qui ne savent pas et qui ne comprendront jamais qu'on ne fait pas l'amour, mais que l'amour nous fait ce que nous sommes. »

Un livre prenant, d'une extrême sensibilité, écrit par une femme qui, comme presque toutes les femmes, fuit les réalités de l'amour en l'idéalisant.

● ●

LA NYMPHE DU GEVAUDAN
Roman de Louis-Charles Royer
Editions de Paris

Un volume 12 × 19 de 228 pages sous couverture illustrée de Jean-Denis Maillard. Prix : 420 fr.

L'auteur a un nombre considérable de lecteurs qui le suivent passionnément. Beaucoup de détracteurs qui défendent la vertu, mais quelle vertu ?

Certains auteurs modernes, et ils sont innombrables, parlent dans leurs ouvrages de sexualité dans des termes attristants. Peut-être est-ce pour cela qu'on leur pardonne ?

Louis-Charles Royer n'est pas un écrivain sexuel, c'est un écrivain sensuel. Rien de laid dans ses romans. Il idéalise l'amour et la volupté que tout le monde aime et recherche. Son style est clair, limpide, pétillant comme le champagne. Aucun écœurement, aucune tristesse n'étreint ses lecteurs ; bien au contraire, ils ressentent un bonheur et une joie de vivre qui éloignent de la morbidité toujours malsaine.

Ses derniers romans sont quelquefois policiers, c'est-à-dire qu'ils contiennent une énigme dramatique. Elle n'est jamais effroyable, mais toujours sensée et logique. La dernière, dans **la Nymphe du Gevaudan** est parfaitement imaginée. On y trouve aussi des descriptions de paysages et de lieux historiques qui ajoutent du charme de l'ensemble du roman et à la curiosité intense qui tient le lecteur en suspend d'un bout à l'autre du livre dont la malheureuse héroïne est une nymphe qui ne craint ni la nudité ni l'eau fraîche des ruisseaux.

● ●

Pour bâtir l'Europe

LE DEVOIR D'AMITIE EUROPEENNE
Par Claude Petit

En dépôt aux éditions du Dauphin
43, rue de Tombe-Issoire, Paris

M. Claude Petit, docteur en Droit, breveté du Centre de Hautes études administratives, administrateur civil au ministère des Finances, animateur de l'Association des Maires de France, apporte par cette plaquette une contribution aux efforts faits pour bâtir l'Europe.

L'auteur connaît bien de nombreux pays européens et parfaitement l'Agleterre. Aussi répond-il pertinemment à ces questions :

— Le devoir des Français voyageant à l'étranger à l'égard de ceux qui les reçoivent ;

— Devoir des Français à l'égard des étrangers qui voyagent en France ;

— De l'importance européenne d'une attitude compréhensive et cordiale.

LA BARQUE DE NUIT

Roman de Gilbert Dupé

Ed. La Table ronde. Paris
Un volume in-8° couronne. Prix : 390 fr.

L'auteur semble écrire avec une plume trempée dans l'eau de la mer et faite d'un éclat de rocher dur comme du granit. Son style est vigoureux, comme ses personnages.

Gilbert Dupé sait de quoi il parle. Il connaît bien la mer, ses rochers, certains villages de contrées sauvages qu'elle entoure ; il les décrit avec énormément d'amour ; il en parle comme d'êtres vivants, comme de ses personnages admirables dans leur rude simplicité.

L'histoire de ce roman n'est pas banale. Elle est singulière.

En voici un passage, bien compréhensif pour les lecteurs de « Vivre » :

« — Déshabillez-la ! dit brièvement le tonton (un médecin), faut que je l'examine.

« Sans répondre, la vieille défit la lourde vêture. Elle savait, par expérience, que pour les grandes maladies les esprits secourables exigent la nudité de l'être. Le corps, dans sa forme donnée par Dieu, reste une forme sacrée. »

Puis un autre passage aussi, dans l'esprit de notre revue :

« Ils s'aiment, elle et mon gars. M'aviez-vous pas fait comprendre que c'est une chose pareille qui la remettrait dans la bonne voie ? Vous avez vu combien elle a changé ? Elle avait besoin d'un homme. Maintenant, elle a besoin d'un mari. C'est dans la nature, sa loi.

« — Il y a aussi la loi des hommes, la Moeb.

« — Elle est moins vraie que l'autre, Tonton-Médecine. »

Un roman attrayant et prenant, plein de contrastes entre la vie naturelle, simple et logique des marins et celle, artificielle et compliquée, des citadins.

M. K. M.

AVIS

Quelques-unes des photographies publiées dans « Vivre » passent quelquefois dans des revues dont les buts n'ont rien de commun avec les nôtres. C'est que notre bonne foi a été surprise. Un photographe, fréquentant les milieux naturistes, nous avait demandé de prendre des vues au Sparta-Club. Ces vues devaient illustrer un reportage sur notre centre. Le reportage n'a jamais été publié mais les documents vendus à qui voulait bien les acheter.

Pour votre santé et votre beauté

MASSAGES médicaux - Traitement de la cellulite - Sudation par radiathermie. - Soins esthétiques du visage. 11, rue de Turin, Paris-8e. EURope 37-90.

Gymnosophes des Vosges

UN de nos adhérents serait heureux de mettre à votre disposition une jolie petite ferme, située dans la région de Saint-Dié, à 600 m. d'altitude et en pleine forêt de sapins. Eau et électricité. Ecrire à son propriétaire : M. Philippe Fessmann, 67, Geudertheim (Bas-Rhin) qui serait heureux de la transformer en camp de vacances et en maison de repos pour gymnosophes.

NECROLOGIE

●

Le professeur LAIGNEL-LAVASTINE

Le professeur **LAIGNEL-LAVASTINE** vient d'être arraché brutalement à l'affection des siens, de ses amis et de ses élèves, car tous ceux qui l'ont approché de près n'ont pu que l'aimer pour sa franchise, pour sa bonté, pour son dévouement.

Esprit d'une haute culture, grand humaniste, d'un jugement sûr, d'une tolérance rare, d'un cœur débordant de charité, sa personnalité puissante imposait le respect.

Nous fûmes atterrés en apprenant sa disparition aussi rapide qu'imprévue. Il partait à Evian pour présider le 2e Congrès international de Médecine hippocratique lorsque, pris d'un malaise à Auxerre, on dut le ramener d'urgence à Paris où il décéda presque aussitôt.

Dès son jeune âge, il montra de grandes dispositions pour les études. Sa vivacité d'esprit, sa compréhension rapide et sa mémoire étonnante lui permettaient de saisir d'emblée tous les aspects d'un problème et de le résoudre.

Dès 1899, grâce à des méthodes morphologiques et physiologiques, il démontrait l'importance du sympathique abdominal chez l'homme et sa **THESE SUR LE PLEXUS SOLAIRE**, en 1903, éveilla chez les médecins le plus vif intérêt.

Après quatre années de recherches au Collège de France, à la Faculté de Médecine, à l'Ecole d'Alfort, à la Salpêtrière, à Laennec, il écrit, sur ce même sujet, en 1923, un ouvrage rempli de précieux documents : **LA PATHOLOGIE DU SYMPATHIQUE**, aujourd'hui classique.

En 1923 également, il publia **LES MALADIES DE L'ESPRIT ET LEURS MEDECINS, DU XVIe AU XIXe SIECLE**, en collaboration avec Jean Vinchon.

En 1928, il sort la seconde édition de **LA PRATIQUE PSYCHIATRIQUE** en collaboration avec Barbé et Delmas.

Au mois de juillet 1936, sous sa direction, Albin Michel édite **L'HISTOIRE GENERALE DE LA MEDECINE**, en trois gros volumes, très richement illustrés, d'une valeur historique, scientifique et artistique inestimable, certainement le plus bel ouvrage de ce genre qui soit jamais sorti des presses françaises.

En outre, Laignel-Lavastine a tiré de son observation personnelle, au cours de sa vie médicale, plus de mille communications, articles, mémoires ou rapports.

Docteur en médecine en 1903, médecin des hôpitaux en 1907, professeur agrégé en 1910, professeur titulaire de la chaire d'Histoire de la Médecine en 1931, puis professeur de clinique des maladies mentales et membre de l'Académie nationale de Médecine, telles sont les principales étapes de sa brillante carrière.

J'ai eu l'honneur et la joie d'avoir été son élève dans les services hospitaliers d'Andral, de Laennec et de Sainte-Anne. Pendant plus de 40 ans je n'ai cessé d'apprécier la valeur du grand clinicien qu'il était et le réconfort de l'amitié qu'il me témoignait.

Sa foi l'a soutenu dans ses deuils cruels. La perte de sa jeune femme et de son fils n'était pour lui qu'une séparation momentanée. S'il les a retrouvés il doit être heureux. Mais ceux qui restent et qui l'ont aimé ne peuvent s'empêcher d'avoir du chagrin.

Docteur Marcel VIARD.

●

HENRI DUHAMEL

Après la disparition de M. le Professeur Laignel-Lavastine, qui fut une des premières personnalité du monde médical à nous apporter l'appui de son nom, écrivain admiré dans le monde des Lettres et des Arts, nous avons eu, le 14 octobre, la douleur de perdre un de nos plus fidèles et précieux collaborateurs : Henri HUHAMEL, décédé à l'âge de 87 ans.

Pendant de longues années, il fut le secrétaire dévoué et éclairé de l'écrivain Laurent-Tailhade et de Jean de Bonnefond. Puis il collabora à différents journaux de la province où il tenait une chronique genre Georges de La Fouchardière dont il avait l'esprit et aussi quelque peu le physique.

Henri Duhamel était un humaniste de tout premier plan et un écrivain au talent classique, plein de charme. Sa modestie, sa probité professionnelle de lettré, de penseur l'ont seules empêché de prendre la place qui aurait dû être la sienne : une des premières.

Comme tant d'autres éminents esprits, il fut, dès les débuts de « Vivre », attiré par l'audace, la franchise, la santé et la logique de nos doctrines auxquelles il consacra le meilleur de lui-même.

En compagnie de ses deux filles, et aussi de sa femme, il fréquenta les stades du Sparta-Club. Il créa même, à Magny-en-Vexin, une sorte d'école gymnosophique pour enfants.

Grâce à son amour sensé de la nature, Henri Duhamel, malgré son grand âge, avait conservé une puissance de travail intellectuelle étonnante, une gaîté et une fraîcheur d'esprit qui donnaient à son érudition un charme incomparable.

Nous prions Mme Duhamel et sa fille de recevoir les condoléances sincères de tous les collaborateurs de « Vivre ».

M. K. M.

« Il gagne d'être immortel celui qui croit à l'identité éternelle des êtres.

« Tous les êtres sont dans ce Suprême Esprit, et ce Suprême Esprit est dans tous les êtres.

« Les êtres lui apparaissent tels qu'ils furent de toute éternité, toujours semblables à eux-mêmes. »

LE SAMA-VEDA.



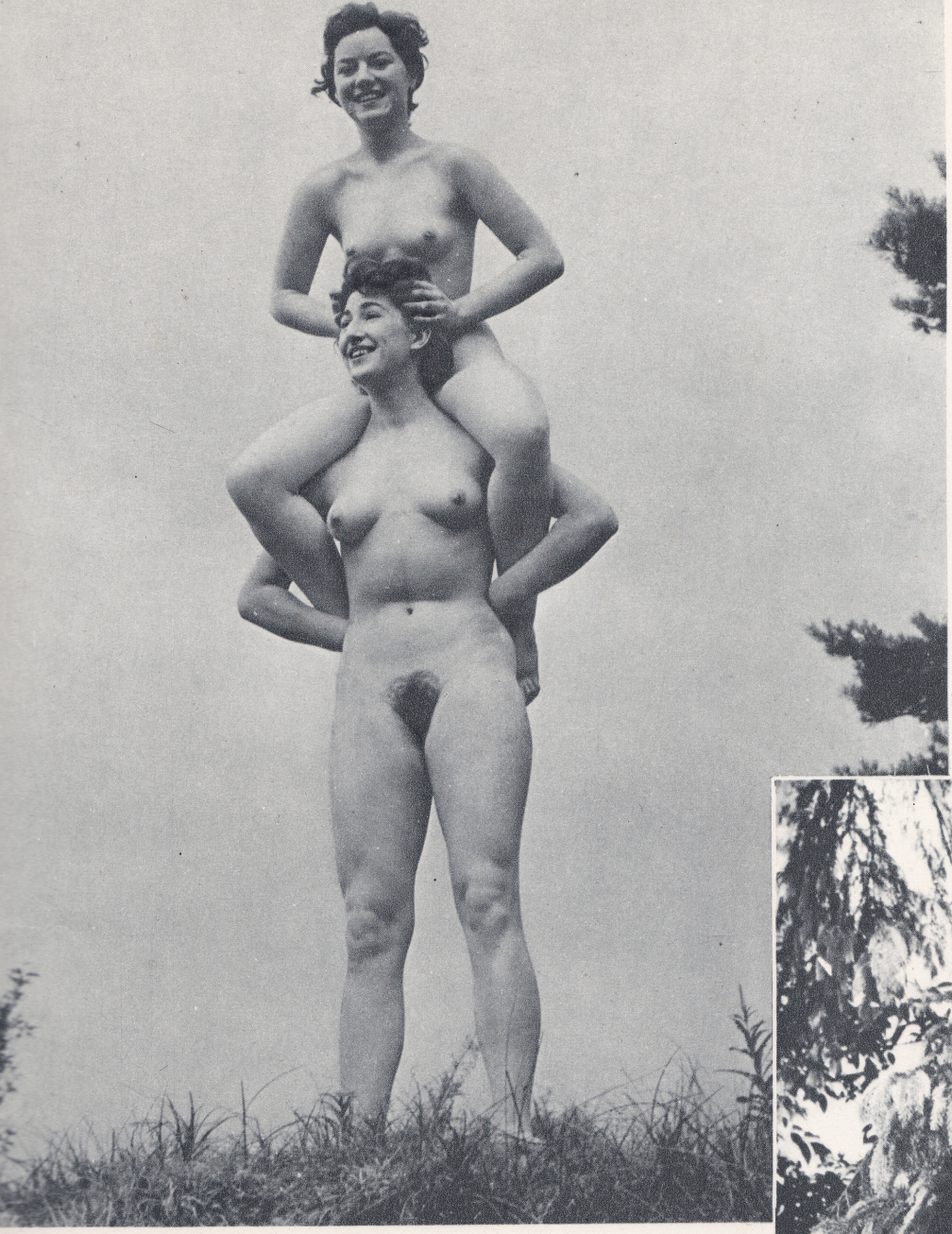
Photo Colin R. Clark, A.R.P.S., F.R.S.A.



Tous les gymnosophes sont sportifs. Certains d'entre eux brilleraient dans les compétitions athlétiques. Cette belle et distinguée adhérente anglaise a la chance de pouvoir profiter complètement des bienfaits de l'air, de la lumière et de l'eau en allant en pleine mer sur son yacht.



Quelle chance de faire partie du merveilleux *Sparta-Club* ! Situé à 23 kilomètres de Paris, au bout de l'autoroute de l'Ouest. Il est aisé de s'y rendre pour prendre un bain de soleil après avoir nagé dans la vaste piscine.





Le fait de se dépouiller entièrement de ses vêtements, rend joyeux. Et la gaîté est toujours saine. Cet état donne le goût, non seulement des sports organisés, mais aussi des jeux dont la plupart sont excellents pour le développement du corps. Porter une camarade sur ses épaules est un exercice qui oblige les abdominaux et les dorsaux à un réel effort. La nudité développe aussi le sens artistique. Ceux qui la pratiquent et font des photographies, essaient toujours de trouver un cadre naturel digne du corps.



« A marée basse, on trouvera certaines criques où le flot n'arrive plus et où il est possible aux débutants d'apprendre la nage sans danger. On pourra s'y livrer à tous les jeux aquatiques. Le pataugeage, comme font les tout-petits n'est pas un vain amusement. A marée basse, surtout sur les plages rocheuses, riches en plantes marines, les propriétés de l'air et de l'eau dans lesquels se dissolvent tous les corps actifs sont éminemment saines. Toutes les senteurs de la mer nous révèlent leur présence. Nous pouvons entrecouper ce pataugeage de vrais bains ; les bains courts répétés, entrecoupés de séances d'exercices et d'insolation sont excellents. Toutes les combinaisons sont possibles. La trop grande pusillanimité des médecins n'a jamais arrêté les vrais amateurs. Nous nous rangeons de leur côté. Ils ont raison en pratique contre la théorie. »

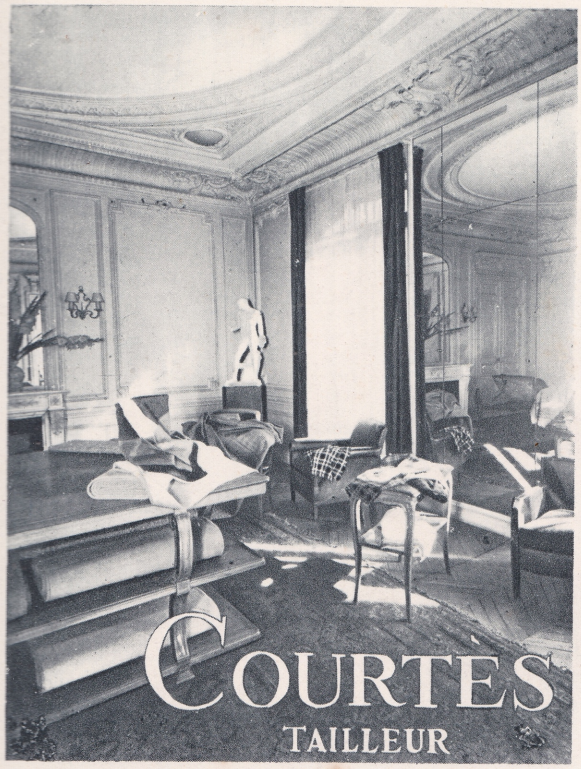
(Dr Pathault, *Vivre à la Plage*. Ed. de « Vivre ».)





A gauche : A Tipasa, Algérie. Détails d'un tombeau romain où sont représentés Castor et Pollus, dieux des Jeux olympiques, veillant sur le dernier sommeil des époux couchés dans ce tombeau pour l'éternité. — En dessous: Florence, Italie. Statue de Bacchus qui trône dans le jardin de Boboli. (Sculpture de Valeria de Settignano. 1560.) Les Anciens, et les artistes de la Renaissance, ainsi qu'on peut le constater d'après ces deux documents, ne craignaient point les détails anatomiques ; ils n'émasculaient pas leurs sujets ou ne cachaient pas leurs attributs virils sous une hypocrite feuille de vigne.





● DES SPORTSMEN ●
ET DES GYMNOSOPHES

33, Rue Marbeuf, PARIS (8e) - Tél. : BAL. 04-81

sports - art - beauté
rythme ═══ danse

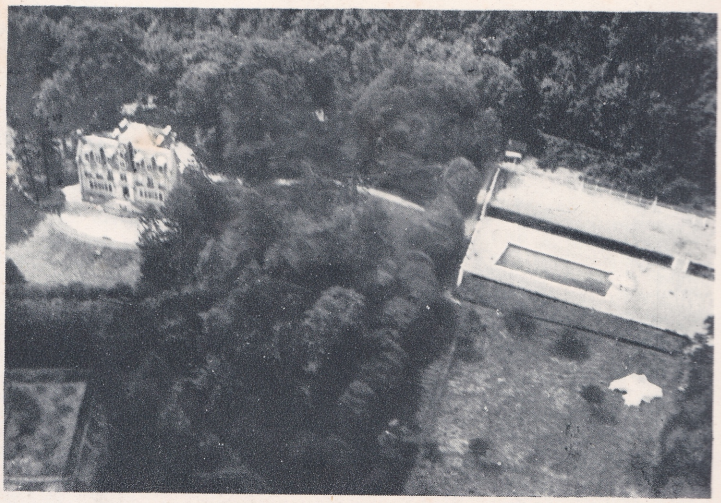


MALKOVSKY

41, boulevard Berthier

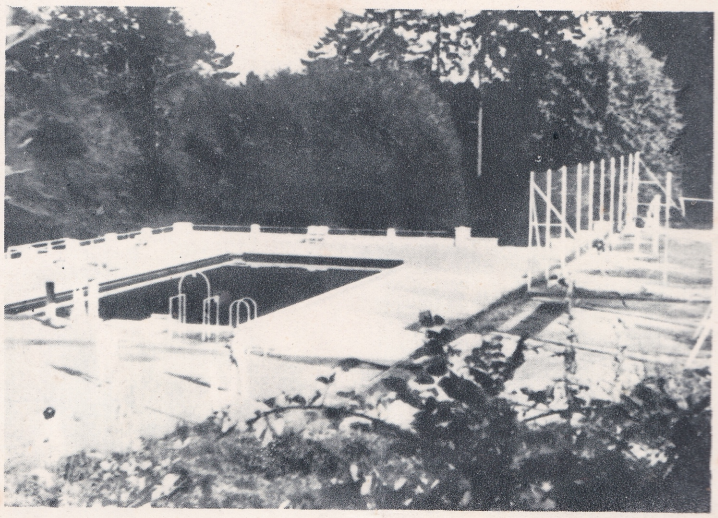
PARIS (17e) Tél. : ÉTO. 56-97

SPARTA CLUB



LE PLUS BEAU COUNTRY-CLUB
GYMNIQUE DU MONDE
A 21 kilomètres de Paris

Vaste Piscine - Stades de Sports - Bois - Douches
═══ Restaurant - Chambres - Dortoir ═══



Fondé en 1926 - Président (in memoriam) : Dr SOREL
Président-Fondateur : KIENNÉ DE MONGEOT
CHATEAU D'AIGREMONT (Seine-et-Oise) - Téléphone : 8
Ch. P. Sparta Club 7478-41 - PARIS
POUR VISITER : Faire une demande par lettre. - Prospectus contre timbre
Fermeture annuelle du 15 décembre au 15 janvier

PASSEZ VOS WEEK-ENDS ET VOS VACANCES
A **AIGREMONT**

np. Hélio-Cachan, Cachan (Seine) — Printed in France

Prix : 300 fr.

Le directeur-gerant : KIENNÉ DE MONGEOT